

22^{ème} concours

GRAINES D'ECRIVAINS

Les textes lauréats 2019

Extraits du règlement

Article 1 : Concours organisé par l'association *Lire en Pays Autunois*,
le Prix "Graines d'écrivains" est ouvert à tous les élèves de Collège et de Lycée.

Article 2 : On peut présenter une production individuelle (ou à deux), et participer par son établissement scolaire ou de sa propre initiative.

Article 3 : **Prix et décisions du jury**

Chaque sujet fait l'objet d'un prix. Des prix spéciaux peuvent être attribués. Pour les BD, les prix seront donnés par « niveau ».

Le jury peut ne pas attribuer un ou plusieurs prix.

Ses décisions sont sans appel.

Article 4 : **Proclamation des résultats**

Elle aura lieu **sur la Fête du Livre à Autun (6 et 7 avril 2019)**. Les lauréats auront été informés personnellement ou par l'intermédiaire de leur établissement scolaire.

Article 5 : **Les textes primés seront publiés dans un recueil et sur le site de l'association, et versés à ses archives.**

Ceux non primés ne seront pas retournés, mais pourront être récupérés lors de la Fête du Livre. Le reliquat sera détruit.

Pour les BD, une exposition pourra être organisée à la fête du livre avec les originaux que vous voudrez bien nous confier.

Article 6 : **Les lauréats seront invités à dédicacer leurs textes sur le stand "Jeunes Auteurs" de la Fête du Livre, parmi les auteurs conviés qui leur réservent toujours un excellent accueil...**

Article 7 : **Les lauréats recevront un prix sous forme d'un bon d'achat sur la Fête du Livre, complété par des prix d'initiative locale.**

Article 10 : **La participation au Prix implique l'acceptation du présent règlement**

Pour tout renseignement :

www.lireenpaysautunois.fr

ou concoursgrainesdecrivains@hotmail.com

SUJETS 2018/2019

Sauf précision spéciale (en gris) dans le sujet, les candidats sont libres de s'exprimer par un poème, un récit, un dialogue, une saynète...

Collèges :

Niveau 6^e Sujet 1 : - **«Conte détourné»** :

un personnage de conte traditionnel se retrouve dans la vie d'aujourd'hui...

Sujet 2 : - Mon meilleur ami
(ou ma meilleure amie...)

Niveau 5^e Sujet 1 : - Le plus bel endroit du monde

Sujet 2 : - Tu connais la nouvelle ?

Niveau 4^e Sujet 1 : - Pas de réseau !

Sujet 2 : - J'ai envie d'y aller

Niveau 3 Sujet 1 : - L'autre...

Sujet 2 : - **Abécédaire** :

Alphabet d'une autobiographie

On peut choisir les lettres et jouer avec , ex.w comme What développer

Lycées : niveaux 2^{de}, 1^{ère}, Terminales

Sujet 1 : - **Nouvelle**:

Je l'ai jamais dit à personne....

Sujet 2 : - **Calligramme** : Sujet libre

BANDES DESSINEES ou ROMANS PHOTOS

Un seul sujet mais deux prix (*collège, lycée*) par genre

Le carnet de Chizuko

Le cru 2019 :

Le concours graines d'écrivains, organisé par l'association Lire en pays autunois, est un concours d'écriture qui s'adresse à tous les élèves de collège et de lycée.

Cette année, 67 candidats ont relevé le défi. Quatre auteurs népalais de Katmandou se sont joints aux participants principalement bourguignons.

Les membres du jury se sont réunis le jeudi 14 mars 2019 et ont primé 10 textes.

Les mots du jury 2019:

Cette année encore, les membres du jury ont été impressionnés par la qualité et la diversité des textes proposés rendant parfois difficiles leur choix. Les participants ont fait preuve de beaucoup d'imagination et de talent.

Au collège, les participants ont été particulièrement inspirés par les sujets sur le conte détourné, l'amitié et l'ailleurs.

Récits de vie, poèmes, lettres, contes, pièces de théâtre ou nouvelles, les textes sont dans l'air du temps. Inspirés par l'actualité, les auteurs s'engagent: la différence, les violences faites aux femmes, la rumeur, la guerre, l'exil et le harcèlement (le cyber-harcèlement même). Des sujets sensibles, traités avec beaucoup de conviction par des auteurs ne l'oublions pas «jeunes»; les membres du jury ont apprécié..

Au lycée, quatre textes forts ont retenu l'attention du jury sur le thème «Je ne l'ai jamais dit à personne», quatre textes bouleversants sur des thèmes sensibles: le mensonge, la maladie, le viol et l'exil. Leur lecture n'a laissé aucun membre du jury indifférent. Très bien écrits, les textes révèlent les talents très prometteurs de leurs auteurs.

Conclusion :

Très beau palmarès 2019. A l'unanimité, les membres du jury remercient tous les participants d'avoir partagé avec eux leur talent d'écriture

Prix 6^{ème} « conte détournée »
Emilie Basset et Iris Lechelle

Cge « du bois des dames »
Saint Germain du Bois

Une pâtissière au top

Il était une fois une princesse qui s'appelait Blanche-Neige. Oui ...bien sûr ! Toi, lecteur ou lectrice, tu t'imagines que c'est la très belle princesse aux beaux cheveux noirs luisants et au rouge à lèvres rouge sang. Bref... Revenons à notre histoire !

La jeune Banche Neige avait un talent particulier pour... la cuisine ! En effet, quelques mois auparavant, elle avait participé à un concours de cuisine et avait préparé sa spécialité : cuisses de grenouille sur lit de camembert fondu ! Elle avait eu le temps de développer ses talents, pendant son séjour dans la forêt, chez les Nains. Dans le jury se trouvaient, justement, les Sept Nains. Ils avaient adoré le plat préparé par Blanche-Neige et lui avaient remis le premier prix. Mais la tante de Blanche-Neige, la Reine, était aussi une grande cuisinière et elle était jalouse de sa nièce.

Un jour, la Reine demanda à son Robot Magimix® : « Oh Robot ! Dis-moi, qui est la meilleure cuisinière sur le site Youmiam ? »

Le Robot répondit avec angoisse : « Ma chère Reine, quelqu'un vous a détrônée... Vous n'êtes plus qu'en... deuxième position ! »

La reine s'énerma : « Robot, réponds à ma question ! »

- « Bien, ma Reine ... C'est, c'est ... Blanche-Neige, votre nièce, qui a décroché la première place ! »

- « Comment ? Mais ce n'est pas possible ! Maudit Robot, tu n'es qu'un bon à rien ! »

La Reine, très en colère, arracha la prise du robot, puis attrapa son smartphone et appela Blanche-Neige pour lui proposer de participer au fameux concours « Top Chef »

« Allô ! Bonjour, ma chère nièce, j'ai appris... avec joie... que tu m'avais détrônée et que tu occupais la première place sur Youmiam. Je te propose de participer au concours télévisé « Top Chef ». Cela nous permettra de voir qui, de nous deux, est la meilleure cuisinière. »

Blanche-Neige répondit : « Bonjour ma tante, je sais que je suis première sur Youmiam .Et je viendrai volontiers mercredi soir à « top Chef ».

Le jour tant attendu arriva. Blanche-Neige et la Reine se trouvèrent face à face sur le plateau du jeu. Philippe Etchebest, le présentateur, rappela les règles du concours : Pour préparer leur plat, les concurrentes devaient utiliser les trois ingrédients suivants : la pomme, l'orange et la cannelle. Elles avaient deux heures pour confectionner leur dessert.

Alors que Blanche-Neige se dirigeait vers le réfrigérateur, la Reine échangea la pomme de la princesse contre une pomme empoisonnée. Il ne restait que quelques minutes, la jolie princesse goûta son dessert, mais aussitôt, elle s'évanouit sur le sol du plateau du jeu télévisé.

Toute l'équipe se pressa autour d'elle. Cyril Lignac, le grand pâtissier, arriva sur le plateau avec sa tarte Tatin aux pommes caramélisées encore chaude, et la déposa à côté du corps de Blanche-Neige. La merveilleuse odeur réveilla la jeune princesse qui fut éblouie et subjuguée par le beau pâtissier.

Pendant ce temps, un technicien regardait les bandes de l'émission et vit la Reine échanger les pommes ! Il s'empressa d'annoncer la nouvelle à Philippe Etchebest qui décida d'éliminer la Reine sur le champ. « Quoi ? ! Ce n'est pas possible ...c'est de la triche ! » s'écria la Reine, indignée.

La nouvelle se répandit dans toute la salle et sur les réseaux sociaux comme une traînée de poudre. La Reine, furieuse, rentra chez elle pour consulter son Robot Magimix®. Blanche-Neige, elle, repartit avec Cyril Lignac.

Les deux amoureux se marièrent et... ouvrirent de nombreuses pâtisseries partout dans le monde

6^{ème}, « conte détourné »
Mention spéciale du jury
Charlotte Assez

Cge J.P. Rameau,
Dijon

Cendrillon du XVIème

Il était une fois Cendrillon, une belle et jeune fille de ménage qui vit avec sa belle-mère, Annabelle, et ses deux demi- sœurs, Cool-ine et Bella. Depuis le décès du père de Cendrillon, sa belle famille est très méchante avec elle, et lui fait faire toutes les corvées.

Un jour, sa méchante belle-mère reçoit un Messenger pour lui dire que le maire organise une Battle de hip-hop. Alors, Cool-ine et Bella s'empressent de se préparer pour y participer. Cendrillon qui a envie de les accompagner, leur demande si elle en a l'autorisation. Mais NON, elles refusent catégoriquement car elle a encore beaucoup de tâches ménagères à faire.

Cendrillon se dépêche de faire tout le ménage pour pouvoir se rendre à cette Battle, mais à chaque fois Cool-ine, Bella et Annabelle lui remettent du travail : elle doit laver la cage de Serpentard leur serpent de compagnie, les filles font repasser leur tenue, elle doit cirer leurs baskets, les filles renversent des verres de sirop sur le sol...

Dès leur départ, Cendrillon se met en colère et tape sur tous les murs !
Quand tout à coup Harry de Poudlard arrive et lui dit :

-Je te comprends, tu voulais y aller à cette Battle de Hip-hop. Alors amène-moi un pyjama, des chaussons et le plus gros haricot du potager !

Une fois muni de tout cela, il transforme le pyjama en jogging couleur or et en tee-shirt large rose, les chaussons en baskets noires et le haricot en

Porsche cabriolet. Harry ordonne à Cendrillon de se dépêcher de se rendre à la Battle mais la prévient :

-Fais attention car si tu dépasses la permission de minuit, tu redeviendras la souillon de cette maison !

-D'accord et mille mercis Harry, lui crie t elle depuis la voiture.

À son arrivée, elle doit faire une présentation de hip-hop pour pouvoir entrer. Alors elle fait le robot et la vague, et peut entrer.

Le vainqueur remporte 20 000 € et la main du fils ou de la fille du maire. Cendrillon fait des battles contre dix-huit personnes et les gagne toutes !

Quand elle regarde l'horloge, il est 59... 23h59 elle se dit que la remise de prix va prendre une minute mais non c'est trop tard ! Alors elle part en courant et perd une de ses baskets en chemin.

Le lendemain, Cool-ine et Bella ont des doutes car elles ont trouvé des ressemblances entre la gagnante des battles et Cendrillon.

Quand d'un coup, elles entendent, venant de la rue :

- OYÉ OYÉ, Gentes Dames et Nobles Damoiseaux nous vous annonçons que nous voulons faire essayer la basket à TOUS les habitants de ce village ce qui inclut les garçons.

Les soeurs décident alors d'enfermer Cendrillon dans la cave au moment où arrive le Maire et ses enfants.

Pendant qu'Annabelle, Cool-ine et Bella se tortillent dans tous les sens pour essayer de faire rentrer leur pied dans la basket, Serpentard avale la clé de la cave et se faufile sous la porte.

Il s'approche de Cendrillon et recrache la clé à ses pieds. Cendrillon se délivre, enfile la deuxième basket et monte à l'étage.

Une fois là-haut elle refuse catégoriquement d'essayer la 2ème ...!!! Car elle préfère montrer la seconde qu'elle porte à son pied.

Depuis ce jour Annabelle, Cool-ine et Bella vivent dans une chaumière car Cendrillon a récupéré l'argent de son père et a vite fui leur maison.

Elle vit dans un palais d'argent, avec une vraie voiture qui ne disparaît pas à minuit, une très grande garde robe, une belle chambre.... Et Serpentard.

Les rôles se sont inversés, maintenant c'est elle qui a des serviteurs et elle vit avec le fils du maire avec lequel d'ailleurs elle ne s'est jamais mariée !!!

Ils se sont pacés aux Îles Canaries. Cendrillon, elle, fait une grande carrière de businesswoman à La Défense à Paris. Tandis que son conjoint s'épanouit en étant homme au foyer. Il s'occupe de leurs quatre enfants, Emma, Noah, Timéo et Ambre, fait le repassage, la vaisselle, le ménage et surtout cuisine des bons petits plats pour toute la famille.

Je ne suis pas une légende

Tout se passa en un seul soir, un soir pourtant normal avec pleine lune et étoiles, un soir où les écoliers rentraient en chantonnant chez eux, un soir où les chefs d'entreprises grommelaient des paroles incompréhensibles en pianotant sur leurs smartphones dernier cri : un soir qui aurait pu être habituel.

Mais non. Il ne le fut pas

Dans ce soir hivernal, deux silhouettes aux corpulences inversées s'amusaient à admirer les affiches de pubs. Le premier était un petit garçon joufflu et souriant, la deuxième une grande adolescente maigrichonne en pleine crise. L'un s'appelait Maurice et on le surnommait Momo, l'autre s'appelait Betty et on ne la surnommait pas. Ils étaient frère et sœur mais ne se ressemblaient en aucun point.

-Regarde cette affiche, Betty ! Cria soudain Momo en indiquant de sa moufle colorée un drôle de portrait d'une Cendrillon en 3d. Elle est drôlement bien faite, tu ne trouves pas ?

En effet. La princesse dessinée tambourinait à une porte de château en carton et sa robe bleue turquoise voltigeait en arrière laissant dépasser d'immenses jupons éclatants. Mais tout à coup, (ça se passa tellement vite que toute personne aurait pris cela pour une hallucination!) Cendrillon se retourna et considéra Maurice de haut.

Celui-ci ouvrit en large sa bouche pour exprimer son désarroi, tandis que sa sœur se frotta à maintes reprises les yeux. Les yeux de la créature furent glacials.

« Dites donc, jeune homme ! » dit le dessin vivant d'une voix suraiguë. Ne

vous a-t-on jamais appris cette réplique : On ne montre pas du doigt ! Je viens de perdre mon soulier de vair au château en courant ; d'ailleurs pourquoi ai-je fait cela ? Ce n'est pas du tout digne d'une femme du monde de courir ! Je suis revenue sur mes pas pour le retrouver mais on ne veut pas me laisser entrer ! Avez-vous une clé ? Si vous m'en donner une, vous serez pardonné, sinon je demanderai au gouvernement de vous faire passer à la guillotine pour impolitesse !

Momo eut bien du mal à réaliser que Cendrillon existait vraiment et il eut encore plus de mal à suivre ses paroles car elle racontait avec une incroyable vitesse.

-Euh... Madame ? Fit-t-il d'une voix intimidée.

-Princesse. Rectifia Cendrillon.

-Princesse, je n'ai pas de clé pour me faire pardonner... Par contre, je peux la troquer contre un logement pour que vous puissiez dormir sans être à la rue ; qu'en dites-vous ?

La Cendrillon parut assez apprécier l'idée, mais de son côté, Betty s'étouffa presque avec son écharpe.

-TU ES FOU ? Hurla-t-elle à son frère. Et papa et maman, alors ?

-Ils sont en lune de miel... Bougonna Momo comme si c'était la chose la plus horrible au monde.

-Oui, mais elle ne dure que trois jours...

-DONC IL N'Y A AUCUN PROBLEME !!! On logera la princesse pendant TROIS JOURS !!!

Ne trouvant pas d'autres arguments pour le faire changer d'avis, Betty s'exclama juste :

-T'es bête !

-Donc vous m'hébergez, si j'ai bien compris ? Demanda Cendrillon, voulant suivre le fil de la conversation.

-Pendant trois jours, pas plus... Acquiesça Maurice, le temps pour que vous retrouviez votre royaume...

-J'espère que le lit est à baldaquin, avec des rideaux en velours rouges et des draps doux comme la soie... (Dit en rêvassant Cendrillon.) La chambre était-elle ornée de murs d'or ? Voyez-vous j'aime bien ce qui brille...

(L'étrangère se tourna vers Betty) Mademoiselle ? Combien de robes avez-vous ? Vous avez une robe du dimanche au moins ? J'adore mettre ma robe du dimanche! J'aimerais bien pouvoir m'en arborer d'autres jours mais ce ne serait pas convenable, vous ne trouvez pas ?

-Euh... Sûrement. Répondit piteusement Betty.

Et Cendrillon parla pendant tout le reste du chemin sans s'arrêter. Mais lorsqu'elle découvrit l'appartement de Maurice et sa sœur, elle en hurla presque :

-ON DIRAIT LE GRENIER OU JE DORMAIS AVANT D'AVOIR EPOUSE LE PRINCE !!!

Les deux propriétaires furent un peu vexés : normalement, l'ordre et la propreté de leur logement faisaient saliver les invités.

La princesse s'assit délicatement sur un de leurs canapés couleur crème puis s'exclama :

-SERVANTES !!!

Personne ne répondit. Maurice parut gêné.

-Princesse...

-Servantes, je veux un jus d'ananas frais et un beignet dans sa robe de chocolat noir fondu ! J'ai très faim, vous savez !

-Princesse ! Répéta Momo.

-Qu'a-t-il ? Je veux de la nourriture raffinée et j'en demande à vos incapables esclaves, où est le problème ?

Elle regarda Momo de ses yeux bleus glacials. Ses traits ressemblaient à ceux d'une poupée, son nez était légèrement pointu et ses lèvres avaient une teinte rosée parfaite. Toute personne aurait obéi sans se faire prier en croisant son regard à la fois doux, mais ferme.

-Nous n'avons pas de servantes, il n'y a que nous deux : Betty et moi, qui habitons cette maison.

-Comment ? Mais qui va me servir mon goûter, alors ? Fit Cendrillon, indignée.

-Je vais le faire. Dit Betty qui s'était approchée. Nous n'avons ni jus d'ananas ni beignet au chocolat mais nous avons du jus d'orange et une tartelette à la framboise. Cela vous dit ?

Cendrillon fronça le nez.

-Peuh... Non, merci. Je n'ai pas très faim, de toute façon. Je voulais juste tester vos serveurs... (Elle les regarda avec une parfaite arrogance.) Mais puisque vous n'en avez pas, je vais plutôt me faire reposer les paupières en dormant. Où se trouve ma chambre ?

-Suis-moi. Dit Betty en tendant son bras.

-SUIVEZ-moi : je ne supporte pas que l'on me tutoie, je suis une princesse, après tout ! Et de nombreuses esclaves se sont déjà fait guillotiner *grâce* à moi pour cette impolitesse ! Même mon époux me respecte et me vouvoie : faites donc pareil !

-Bien, Madame.

Elles atteignirent la pièce où dormait normalement les parents de Momo et Betty. Cendrillon ne fit aucune remarque sur la décoration, mais elle la trouvait sans doute horripilante. Elle eut tout de même un air satisfait lorsqu'elle constata que le lit était à deux places.

Betty lui prêta une chemise de nuit (rose bonbon avec des smileys) et Cendrillon lui décrit la sienne en expliquant qu'elle était mille fois plus belle, qu'elle avait un décolleté de dentelle et que son tissu avait été fabriqué à partir de soie mauve.

Avant de refermer la porte, la princesse ordonna ceci à Maurice et Betty :

-Demain, je m'achèterai une nouvelle robe dans la boutique juste en face (il s'agissait d'une boutique de robes de mariées). Préparez-moi un déjeuner digne de ce nom ! Je le prendrai dans mon lit, merci !

Cendrillon s'enferma dans la chambre.

Le frère et la sœur parurent scandalisés.

-Il faut trouver un moyen pour que cette peste retourne dans son monde, objecta Betty. Sinon...

-On la mettra dehors. Conclut Momo. Ils parurent d'accord et s'échangèrent un sourire complice.

Sarah

Séncialement pour moi.

Apaisante et calme (parfois).

Rapide comme un éclair.

Active...comme toujours...

Heureuse dans la mer.

Mon ange gardien.

Ouverte ! C'est bien.

Normalement sincère.

Artiste talentueuse et

Merveilleuse.

Ironique mais pas de panique toujours pleine d'humour.

Et la gagnante de mon cœur de jour en jour.

6^{ème} « ma meilleure amie »
Mention spéciale du jury
Morgane Plantard

Cge A.Duvivier
Luzy

Ma meilleure amie

J'ai 11 ans et cela fait bientôt 5 ans que je passe tous mes week-ends et mercredis au centre équestre «L'écurie de la Vallée». C'est là que j'ai rencontré ma meilleure amie: «Tchek», une ponette de 6 ans dont la robe est gris pommelé. Elle a un peu de caractère, il faut dire qu'elle s'est retrouvée orpheline dès sa naissance.

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire d'Emilia, une copine du club. Notre monitrice nous fait la surprise d'une magnifique balade à la plage. Au début, Tchek a un peu peur de l'eau. Je descends alors pour l'encourager et lui montrer qu'elle n'a rien à craindre. Cette journée est inoubliable mais je pense déjà à samedi prochain.

C'est enfin le grand jour! Je me lève tôt pour préparer Tchek au concours qui a lieu à plus de 300 km d'ici. Il faut mettre toutes les affaires dans le van, direction Bordeaux.

Une fois arrivées, je me dépêche de la tresser et la seller, le concours d'obstacle va bientôt commencer. La cloche se met à sonner, le parcours se déroule parfaitement avec un sans faute. Je suis alors 2^{ème} sur 120. Très fière, je la ramène dans le van tout en lui offrant une friandise, elle l'avait bien méritée.

Une fois revenues au centre, je ramène Tchek au pré, c'est alors que j'entends le cri de joie de ma monitrice : Un poulain est né alors que l'on passait le concours. Elle décide de l'appeler «Crack» car il a eu vite fait de se mettre à galoper.

Les jours passent et ma monitrice commence à ne plus avoir assez de place pour garder tous ses poneys. Elle décide d'appeler ma mère pour lui proposer la vente de Tchek. Mes parents ne veulent pas l'acheter car c'est un budget de s'occuper d'un cheval.

Toutefois, ma monitrice connaît notre complicité et décide de rappeler de nouveau mes parents pour leur faire une offre plus basse. C'est alors que mes parents acceptent, Tchek est enfin à moi. En échange, je m'engage à aider au nettoyage des box.

Avec Tchek, j'ai eu je ne sais combien de galères: elle a cassé des clôtures, est allée sur la route et encore plein d'autres trucs. Toutefois, c'est grâce à elle que j'ai réussi à m'affirmer, être plus responsable. Pour moi, un cheval c'est comme un ami, tu lui parles de tout. C'est vrai qu'il ne parle pas le même langage que nous mais cela ne nous empêche pas de nous comprendre. A chaque fois que je fais une chute avec elle j'essaie toujours de me remettre en question, et c'est ça qui nous donne plus de force.

Un jour, je pars seule en balade avec elle, mais tout à coup un chevreuil nous renverse dans le fossé. Quelques minutes plus tard je me réveille et je me demande où elle est passée. C'est là où je vois le 4X4 de ma monitrice. Elle m'explique que Tchek est venue au club tout égratignée. C'est alors qu'une douleur m'envahit le bras, ma monitrice décide de me conduire à l'hôpital. Les médecins m'annoncent que mon bras est cassé ...

Le cheval a toujours été l'ami de l'homme et c'est là où on se rend compte que Tchek m'a sauvé la vie et je voulais juste lui dire Merci

Le plus bel endroit du monde :

L'endroit le plus beau du monde est un monde plein de couleurs d'émotion: la joie, aussi claire que la lumière du soleil. La peur, sombre et mystérieuse telle qu'elle est. La tristesse, ces larmes qui nous envahissent comme un océan ou comme de la pluie tombant sur notre visage. Ce dé de vouloir tout casser, tout détruire en mille morceaux c'est la colère. L'amour dont on ne peut pas se passer, personne ne devrait ni pourrait vivre sans l'amour. La fatigue, ce rêve qu'on a d'être dans un lit bien moelleux. Vous vous demandez quel est cet endroit ? C'est un cœur. Le cœur est le centre des émotions. Toutes les émotions mélangées entre elles font un endroit merveilleusement beau. Le cœur a un soleil qui éclaire toute sa surface, mais des ombres pourtant se font très mystérieuses et effrayantes. Un large océan protège les extrémités du cœur, des poings rouges bien serrés remplacent des nuages. La grande majorité du cœur est rouge et rose, des petits motifs de cœur se baladent un peu partout créant une ambiance décorée. Et pour finir, plusieurs lits volants se promènent dans les airs, dans une nuit noire et brillante d'étoiles

Le débat ultime

Jeudi 4 juin

« Voilà, c'est tout pour aujourd'hui. Réfléchissez bien à ce débat. » Enfin, mon interminable cours de français est terminé et la sonnerie annonce la fin de la journée. Le français c'est difficile, surtout en 3ème. Mme Parler, notre professeure, est très étrange : elle nous force à travailler sur des débats !

En fait les "débat", c'est réfléchir (pendant trois heures) à un thème souvent simple qui se révèle finalement compliqué et dont on va parler en cours très longtemps.

Cette fois elle nous demande d'étudier : le plus bel endroit du monde. C'est mieux que la dernière fois où elle nous avait obligés à réfléchir sur " les pensées des génies. Le français et moi ça fait deux, alors avec des débats, vous imaginez bien ... Heureusement, mes amis, Nora et Julien, vont m'aider à sortir de cet enfer, je dois les rejoindre au parc vers 17h.

Mais d'abord, il faut s'occuper des devoirs, la partie la moins agréable de la journée. Concentrons-nous sur ceux de Mme Parler : Quel est le plus bel endroit du monde ? Je n'en ai aucune idée. J'attends que mon esprit s'illumine comme ceux des grands détectives lorsqu'ils trouvent le coupable. Tout en réfléchissant, je regarde l'heure. Oups, je dois y aller : je range mes affaires et enfile mes rollers. Je roule le plus vite possible, je ne veux pas être en retard.

Arrivée au parc, je vois que je ne suis pas la première, Julien est déjà là. Il me lance : « Bonjour Inès, Nora n'est pas avec toi ? »

- Non, elle doit emmener son chien Pouf chez le vétérinaire. Elle devrait bientôt arriver.

- Elle va me montrer un morceau de guitare qu'elle vient d'apprendre.
- Bien ! Tu as une idée pour ...
- Ah ! Nora est là. »

C'est bizarre, mais Julien est de plus en plus attaché à Nora. Celle-ci s'exclame :

- Coucou les amis !
- Salut, Pouf va bien ? s'écrit Julien.
- Oui il a très bien passé le check-up de ma vétérinaire !
- Alors qu'est-ce que tu nous joues?
- Je vais vous interpréter "Nothing Else Matters" de Metallica. C'est parti ! »

Elle commence à jouer, mais une bourrasque emporte ses partitions. Elle crie :

« Attendez-moi, mes partitions chéries ! »

Julien et moi pouffons de rire. Je me rappelle alors que je n'ai pas pensé au débat et demande :

« Au fait, vous avez des idées pour le débat ? Pour vous, c'est quoi le plus bel endroit du monde ?

- Pour moi, répond Nora, ce serait un monde où les animaux et les humains vivraient en harmonie et où il n'y aurait pas de guerres comme en Syrie. Là-bas, il n'y aurait ni braconnage ni abandon ; ni peurs ni souffrances. Pas de regrets, pas de hontes ni humiliations... Pas de désaccords entre pays provoquant des guerres, des morts ... Pas de problèmes d'argent qui nous abattent, ni de pauvreté qui nous tue. Plus de maladies qui nous enlèvent les personnes auxquelles on tient. On y trouverait tous nos âmes sœurs ...

A ce moment, elle regarde discrètement Julien qui lui sourit à son tour. Quant à moi, je me sens très gênée. Je lance :

- Et pour toi Julien, quel serait le lieu de tes rêves ?

- Hum ... Moi je me verrais dans un endroit où on pourrait jouer au foot toute la journée et où on ne serait pas obligé d'aller au collège. On n'aurait aucune pression sur les épaules. Je serais célèbre et les filles se jetteraient toutes à mes pieds ...

Alors que Julien se perd dans ses pensées, j'aperçois le regard noir que Nora jette sur lui. Il s'empresse d'ajouter :

- Bien sûr, elles ne me séduiraient pas. Je rejetterais toutes leurs demandes, dit-il comme pour se rattraper. »

Ça devient de plus en plus louche, je suis sûre qu'ils me cachent quelque chose. Leurs réflexions sont intéressantes, mais elles ne m'aident pas. Je cherche l'inspiration et regarde autour de moi. Je vois des arbres, des bancs, le ciel ... et là, je l'aperçois : Yoan, en train de faire du skate. Yoan, c'est un élève de 3èmeB, il n'est donc pas dans ma classe. Il aime bien le skate, la lecture, la science-fiction et les maths. Je trouve qu'il est trop beau. Mince, il vient vers nous ! Comme je suis folle de lui, j'ai très envie de partir en courant !

- Salut les copains !

- Bonjour Yoan dis-je en rougissant

- Vous faites quoi ?

- Heu, heu ... hésité-je.

Je reste pétrifiée et perds la parole ...

- On réfléchit au débat de Mme Parler. Tu as une idée ? fait Nora en m'adressant un clin d'œil.

Ouf, elle m'a sauvé la vie, j'ajoute :

- D'après toi, quel est le plus bel endroit du monde ?

- Je rêve d'un endroit semblable à celui de mes romans de fiction.

J'aimerais pouvoir découvrir le monde et percer les secrets de l'univers ...

- Des trucs de geeks, s'exclame Julien.

Je lui mets un coup de coude dans les côtes.

- Donc tu disais ? dis-je. Là-bas on pourrait aller partout, voyager dans le temps et on rencontrerait des extra-terrestres ...

Il est bizarre mais bon il a quand même de super beaux yeux.

« Bon, tu viens Julien ? demande Nora, il est déjà 18h30, on doit aller au cinéma, heu... à la bibliothèque. - Bien sûr, ... pour lire des livres ... répond-il. »

Ils s'en vont rapidement et Yoan me regarde :

« Ils sont étranges en ce moment, non ?

- Tu trouves aussi !
- Oui. Mais, il faut que j'y aille ; à demain ... »

En rentrant chez moi, je me sens si légère que j'ai l'impression de flotter sur un nuage. Je vais finir par croire que ce débat n'est pourtant pas si ennuyeux.

Vendredi 5 juin

Je viens de me réveiller et j'ai déjà la tête prise dans le débat ... Qu'est-ce que je vais dire ? Et si Mme Parler me colle un zéro ... Et si je ne dis rien ... Et si les autres se moquent de moi ...

C'est sûr, je vais rater mon oral ! Je m'inquiète et le stress monte en moi. En plus ce contrôle est vraiment important ! Je n'ai pas de bonne moyenne sur mon bulletin donc si j'ai un zéro ...

Je mange nerveusement ma tartine de beurre, finis mon verre de jus d'orange puis enfiler mes rollers pour aller au collège. J'arrive enfin et cherche Julien et Nora. C'est bizarre ils ne sont ni dans la cour ni dans le hall. Peut-être dans les couloirs ... Ah, si, ils sont là ! Je me fige sur place, tellement étonnée : ils sont en train de s'embrasser !

Je vais les laisser entre amoureux et partir en courant !

Aïe je viens de foncer dans Yoan. Il me regarde bizarrement puis s'en va rapidement. C'est étrange, mais il faut que je me concentre ! Le cours de français commence dans quelques minutes. Alors le plus bel endroit du monde ... Qu'est-ce que c'est ? Ça ne doit pas être si compliqué ! Mince, la sonnerie annonce que c'est le début des cours. Dommage ... Mme Parler arrive, le rang avance avec moi et mon air de condamnée à mort.

Si j'ai un zéro mon bulletin sera vraiment mauvais et mes parents... Je préfère ne pas y penser.

Mme Parler nous dit de nous asseoir et annonce que nous allons commencer par le débat, et par ma rangée, trois places avant mon zéro.

Alizée débute, elle n'a pas d'idées. Ma professeure soupire et inscrit un zéro sur sa feuille de note. Je commence à vraiment avoir peur. C'est au tour de Pierre, le « clown de la classe ». Mme Parler l'interroge puis s'énerve quand il sort de son sac un guide touristique et lui dit qu'elle pourra choisir entre les Bahamas et Tahiti et placer une très bonne note dans son bulletin. Évidemment toute la classe s'esclaffe, sauf moi, terrorisée. Mme Parler trace un beau zéro sur sa fiche et proclame que Pierre sera sévèrement puni. Marie, la grande collectionneuse de vingt sur vingt est assise devant moi, c'est à son tour. Elle nous récite consciencieusement les définitions d'endroits, de bel et de lointain monde. Malheureusement pour elle, notre professeure n'apprécie pas vraiment sa prise de parole et je lis dans ses yeux que Marie n'aura pas une bonne note.

Je comprends à présent que toutes les personnes t interrogées avant moi ont échoué et que c'est à moi de parler. Ma gorge se serre, mon estomac se noue, mon sang se glace et j'ai la forte impression de ne plus pouvoir respirer. L'humiliation est imminente ... Mon pouls s'accélère et je transpire à grosses gouttes.

Je réalise enfin que mon sort est déjà scellé alors, dans une profonde inspiration je tente le tout pour le tout et me lance :

« Votre question n'a aucun sens, le “plus bel endroit du monde” n'existe pas. Au fond, vous n'en savez pas plus que moi, d'après ce que vous nous avez dit. Votre lieu mystérieux est un endroit où il n'y a pas de guerre, pas de souffrances ni de haine ; là-bas on joue toute la journée et on est entouré de fans extravagants, on y perçoit les secrets de l'univers et y rencontre même des extra-terrestres. Vous voyez, toutes ces choses arrivent là-bas puisque chacun en fait son idéal. Certains d'entre nous sont des “rats des villes” qui voudraient vivre à Londres pour toujours ; d'autres sont des oiseaux majestueux habitant pour l'éternité aux Caraïbes. Ainsi, je n'ai pas de réponse à votre question non existante. »

La classe entière m'applaudit. Mme Parler vocifère :

« Calmez-vous, ou chacun repartira avec trois heures de colle ! Elle attend quelques secondes avant d'ajouter :

- Bien, mademoiselle Dubois, puisque vous n'avez pas de réponse correcte, je me permets d'insérer un zéro de plus dans votre bulletin.» La classe est choquée, les autres élèves commencent à me défendre : « Mais c'est injuste, elle dit la vérité ! Elle mérite d'avoir vingt ! s'écrient mes amis. Sous les huées des élèves, Mme Parler cède et accepte leur requête. A ce moment, quelqu'un frappe à la porte puis entre : c'est Yoan qui vient emprunter des dictionnaires. Aussitôt fait, il repart sans un mot.

La sonnerie retentit quelques minutes plus tard et je sors faire une pause. Yoan me rejoint dans la cour, il me lance :

- J'ai entendu ce qui s'est passé tout à l'heure. Sache que je suis d'accord avec toi.

- Merci ! dis-je

Je suis aussi écarlate qu'une tomate.

- On se voit après les cours ?

- Bien sûr, lui réponds-je sous le charme. »

Je sais ce que j'ai dit devant ma classe mais j'ai oublié la chose la plus importante sur ce sujet : peu importe où je suis, l'important c'est d'être avec ceux qui comptent pour moi...

Prix 5^{ème} « tu connais la nouvelle ? »
Lila Bonfillou ,

Cge du Bois des Dames
Saint Germain du Bois

Lettre de guerre

Ma chère Marinette,

Connais-tu la nouvelle ? Si tu n'as pas été encore mise au courant, cela ne va pas tarder. Tu seras heureuse, quand tu l'apprendras. Cette nouvelle, je l'ai apprise de mon supérieur. Foch a enfin décidé le mieux pour nous.

Cette nouvelle est pour moi, plus qu'une libération. C'est ... c'est comme une révolution dans ma vie ! Un changement si brutal ! Mais sache que ma vie ici est moins difficile que ce que l'on raconte. Pour moi, la vie ne sera plus vraiment la même.

Mais toi et moi, ce sera comme au bon vieux temps, même si ta mère n'est plus de ce monde. Nous penserons toujours à elle. Chaque soir, nous poserons une bougie sur la table en son hommage.

Ma vie ne sera plus semblable à celle d'avant. Chaque bruit me fera sursauter. Chaque explosion me rappellera un obus. Chaque cri, chaque hurlement me rappelleront ceux de mes compagnons d'armes. Je ne pourrai voir une personne souffrante, du sang, ou encore, un bras bandé. Trop de souvenirs douloureux reposent en ma mémoire. Je ne peux plus dormir, sans revoir, en pensée, les corps sans vie des soldats. Ces images hanteront mon esprit à jamais.

Tenir une arme dans mes mains me sera désormais impossible. Replier mon doigt sur la gâchette... Porter l'arme à mon épaule... Fermer un œil et viser... Sentir les gouttes de pluie sur mon visage... Respirer des gaz

toxiques... Éprouver le poids du sac sur mes épaules... Respirer l'odeur des morts qui flotte sur les tranchées... Entendre le bruit de mes pas dans la boue... Voir les effets des maladies qui rongent mes compagnons...

Mais il y a aussi des souvenirs agréables, rassure-toi ! Le goût de la victoire, l'odeur de la soupe chaude, les parties de cartes entre amis, la lecture des lettres, le fait de se sentir vivant chaque soir, et il y en a encore tant !

Mais dans ma tête, beaucoup plus de sentiments se bousculent. Il y a la culpabilité, la haine, la peur, l'amour, la tristesse, le désespoir. La culpabilité d'avoir tué des innocents. Car c'est vrai, les Boches ne doivent pas être plus contents que moi d'être soldat. S'entre-tuer pour quelques mètres de terrain ! Mais aussi la culpabilité de ne pas avoir pu sauver certains de mes camarades. La haine... la haine contre qui ? Je ne sais pas. Mais je sais qu'une part de colère se cache en moi. Quant à la peur, c'est autre chose. La peur de mourir, de perdre ses amis, d'affronter l'ennemi... Ça ne se maîtrise pas ! L'amour, ça ne se raconte pas avec des mots sur une feuille. C'est quelque chose qui est dans l'esprit. La tristesse se trouve dans les larmes et la pensée...

Cette nouvelle, c'est une signature ! Une libération ! L'armistice ! La fin de la guerre, le début d'une nouvelle vie ! Tu as sûrement bien grandi pendant mon absence. Peut-être ne vas-tu pas me reconnaître à mon retour, mais ne t'inquiètes pas, je suis toujours ton père ton papa chéri. Je suis sur le chemin du retour. Je t'aime, ma fille.

Ton père, ce soldat qui a bien changé

5eme « tu connais la nouvelle »

Mention spéciale du jury

Lisa Lecard Debard,

Cge P.P. Proud'Hon

Cluny

Saynètes de chats de gouttière

Prologue

La scène se passe à Paris ; sur les toits de Paris. Sur ces mêmes toits, vivent une dizaine de chats de gouttière. Tous un peu menteurs, affabulateurs, certains sont amis, d'autres non, certains sont frères de mamelles, d'autres de sang. Il y a aussi des nouveaux qui viennent de la campagne et sont un peu dépaysés, ou encore des pourris gâtés et des fugueurs. Tout ce petit monde se côtoie et se passe des nouvelles des plus farfelues.

Saynète 1

Minette miaule au-dessus d'un toit. Minette est la chatte du ministre, elle vient toujours faire un petit tour dans le quartier Saint Aubreuil pour annoncer les nouvelles, mais aussi pour se vanter de sa vie parfaite : croquettes de luxe, jardin de deux hectares, 600 m2 de demeure, enfin bref ...

Mystique et Belleville entrent en scène. On voit leurs minois qui s'illuminent au clair de lune.

Mystique : Tiens, tiens, Minette. Que venez-vous nous annoncer ce soir ?

Belleville : Je trouve votre cri bien mélancolique, on a enlevé votre sofa trois places en velours ?

Minette : Non, non. Ce n'est pas ça mais la nouvelle est si dure, que j'ai peur de vous l'annoncer.

Belleville et Mystique ensemble : Comment ça ?

Minette : Vous connaissez Corneille la sœur de mamelle de Bellow ? Eh bien, ce Bellow : il a fugué.

Mystique : Mais tout le monde sait qu'il est un fugueur ! Il est certainement chez son frère de sang

Crapule a manigancé des sales tours à nous jouer.

Minette : Non, il n'est pas chez Crapule.

Belleville : Et pourquoi donc ?

Minette : Je suis très amie avec Crapule et je suis allée le voir et il m'a dit qu'il n'a plus vu trace de Bellow.

Mystique : Mais bien sûr. A votre agacement, je reconnais l'amour.

Belleville : Reconnaissez qu'il est séduisant ce Crapule.

Minette : Mais qu'insinuez-vous par là ? Arrêtez, vous m'offensez. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a plus trace de Bellow depuis deux semaines, et que cela inquiète mon amie Corneille.

Belleville : Il n'y a pas d'autres nouvelles ?

Minette : Non et d'ailleurs je crois que l'on m'appelle.

Le maître de Minette : Minette ! Viens manger ton maquereau grillé !

Minette lui répond d'un miaulement et quitte ses deux acolytes.

Saynète 2

Belleville, Mystique et Cathy la vieille chatte du quartier.

Belleville et Mystique sont deux compères toujours furrés ensemble. Ils rient des autres mais ne font rien de mal. Ils se livrent parfois à des rixes qui les opposent aux deux autres compères de la région Aigris et Crapule. Ces combats, parfois sanguinaires, marquent de cicatrices les deux compères. Pis encore, dans l'autre clan, Aigris a perdu un œil.

Cathy entre en scène et d'une démarche magistrale s'approche de Belleville et Mystique.

Cathy : Belleville, Mystique. Pourriez-vous me dire où est passée ma fille ?

Belleville : Elle vient de rentrer chez elle. Son maître vient de l'appeler.

Cathy : Ah ! Dommage. J'avais à lui parler. *Instant de silence.* Bien je m'en retourne chez moi.

Bonne nuit à vous deux.

Mystique roublard : Attendez ma très chère dame. *Tout le monde l'appelle ainsi dans le quartier.* Votre fille nous a délivré une nouvelle des plus importantes. Vous n'allez tout de même pas rater cela.

Cathy : Une nouvelle dites-vous ? Non, pour rien au monde je ne raterai de nouveaux potins.

Belleville : Alors nous allons vous la conter. Bien, le frère de mamelle de Corneille, Bellow a fugué depuis plus de deux semaines.

Mystique : Et nous l'avons surpris en train de mener grande discussion avec un hippopotame albinos.

Cathy : Un hippopotame albinos ! Mais que veut dire albinos ?

Belleville : Il était tout blanc aux yeux rouges.

Cathy : Mm Mm. Je vois. Et vous avez surpris des bribes de conversation ?

Mystique : Oui. Ils disaient qu'ils allaient faire une excursion dans la jungle amazonienne.

Cathy : Mon dieu ! Et que s'est-il passé ensuite ?

Belleville : Eh bien, ils sont partis.

Cathy : Ah bon, vous n'en savez pas plus ?

Mystique : Non.

Un miaulement rauque pleure dans la pénombre.

Belleville : Cela sent la racaille par ici. La rixe nous appelle, Mystique. Bien le bonsoir à vous, ma très chère dame.

Cathy : Bien le bonsoir à vous aussi. *Ils sortent, Cathy seule.* Bon, je vais dormir un peu, à moins que, non. J'entends qu'il vient mon amie Phèdre.

Saynète 3

Cathy appelle, par de petits miaulements, son amie Phèdre. Cathy est vieille, au moins 11 ans, pour un chat c'est énorme, elle est la mère d'Aigris et de Minette. Elle est respectée par tout le quartier. Bien sûr elle est la doyenne. Elle se dit amie de tous mais avec elle, jamais personne n'est à l'abri d'une mauvaise fourberie. Phèdre approche et salue Cathy.

Phèdre : Mon amie ! Comment allez-vous ?

Cathy : Fort bien, mon amie. Dites-moi, avez-vous appris les nouvelles de ce jour ?

Phèdre : Eh bien, j'allais justement en prendre connaissance.

Cathy : C'est bien dommage mais ma fille Minette est déjà passée mais moi qui les ai écoutées, je peux vous les rapporter.

Phèdre : Vous feriez cela pour moi ? *(Elle commence à pleurer)* Vous êtes d'une extrême gentillesse. Je n'ai jamais connu une personne aussi dévouée et douce et ...

Cathy d'un ton sec : Pas besoin de plus ! Cessez de pleurer, et laissez- moi raconter. Le frère de mamelle de Corneille, Bellow, a fugué depuis plus de deux semaines. Belleville et Mystique l'ont surpris en train de parler à un hippopotame albinos. Ils conversaient tous deux sur une certaine expédition dans la jungle. Et moi, l'autre jour, je les ai aperçus et je les ai suivis. Nous avons traversé toute la jungle. Moi, en cachette derrière eux. Et figurez-vous, un singe volant a commencé à nous pulvériser de bananes plantain. L'hippopotame a mugi. On aurait cru entendre à la fois une vache, un cochon et un cheval dans ce même mugissement. Le singe a pris peur et, pour se défendre, a lancé : « Je suis un garde de la reine de ce pays. Vous allez me suivre car personne ne passe de l'autre côté de la frontière sans passer l'épreuve de ma maîtresse. » Il menotta, à l'aide de lianes, l'hippopotame et Bellow. Je voulais continuer à les suivre mais une étrange odeur a piqué mes narines.

Phèdre : Laquelle ?

Cathy hystérique : Ne me coupez pas ! C'était un putois qui avait éjecté sa flatulence sur moi. Prise de panique j'ai couru pour rentrer à la ville.

Phèdre : Vous n'avez pas vu la suite ?

Cathy : Non. Et je vous laisse sur ce récit car la fatigue me prend donc je retourne chez moi. Bonne nuit Phèdre.

Phèdre : Bonne nuit à vous Cathy.

Saynète 4

Sur scène, Phèdre, Corneille, Aigris. Plus tard, entrent Aigris et Crapule.

Phèdre est une chatte mélancolique. Sa vie est monotone. C'est la chatte la plus triste du quartier, elle pleure tout le temps. Elle est très émotive. Elle est amoureuse folle d'Aigris. Elle est prête à tout pour le séduire, sa vie est à lui. Toutes les méchancetés sont permises pour évincer sa rivale. Elle veut la faire pleurer pour que sa vie ne soit plus que noirceur.

Phèdre est assise sur le toit d'une petite chapelle de quartier. Elle se lève pour rentrer chez elle, quand elle entend des gloussements puis aperçoit deux silhouettes de chats qui s'entrelacent. Elle s'approche. Phèdre reconnaît Aigris et Corneille.

Aigris : Oh ! Corneille, regarde cette nuit merveilleuse.

Corneille : Oh ! Oui, mon Aigris et ce noir...

Phèdre qui a le sens des textes : Fuligineux, peut-être, ou mieux encore glaçant, mieux encore funèbre avec une pointe de mélancolie qui fait luire dans ces ténèbres un destin funeste.

Aigris : Phèdre, mon amie, toujours mélancolique et soucieuse à ce que j'entends.

Phèdre : Il est vrai, mais dites-moi, Corneille, ne devriez-vous pas être dévastée par la disparition de votre frère de mamelle ?

Corneille agacée : Je ne veux plus en entendre davantage, Phèdre. Tu es trop méchante envers moi. Partons Aigris, veux-tu ?

Phèdre : Tu ne veux donc pas savoir les nouvelles qui courent sur ton frère ?

Aigris : D'accord, partons.

Corneille ne bouge pas.

Corneille : Quelle nouvelle court sur mon frère ?

Phèdre pour elle-même : J'ai touché un point sensible. *S'adressant à Corneille.* Oui, des nouvelles funestes. Il aurait été arrêté lui et son complice par les forces armées de la reine du French Cancan.

Corneille : Qui est ce complice dont vous parlez ?

Phèdre : Un certain Hippopotame Albinos,... Ils auraient prévu de se cacher dans la jungle après s'être infiltrés chez la reine pour le vol de l'un de ses bijoux les plus précieux.

Corneille : Lequel ?

Phèdre : Un diadème serti d'émeraudes taillées en forme de goutte d'eau.. Ils auraient tenté de le voler, mais ils ont été arrêtés comme je te l'ai dit.

Corneille Les larmes aux yeux : Que va-t-il leur arriver ?

Phèdre démoniaque : Ils sont condamnés à mort.

Corneille s'écroule, en larmes sur Aigris

Aigris : Cessez, Phèdre, ne voyez-vous donc pas que vous lui faites du mal ?

Phèdre en pleurs : Et vous ne lui ferez pas de mal, quand vous commencerez à friponner avec d'autres, la laissant seule comme un sac poubelle que vous auriez écorché pour manger ? Répondez-moi.

Derrière eux, entrent Crapule et Bellow, riant à gorge déployée.

Corneille se relève, un sourire illumine son visage.

Corneille se jetant sur Bellow : Bellow oh ! Bellow tu es vivant, tu m'as tant fait peur.

Aigris s'adressant à Phèdre : Alors vous nous avez menti ?

Phèdre désappointée : Mais non, il s'est enfui, il s'est évadé !

Bellow se détachant de l'étreinte de sa sœur : De quoi parlez-vous, je ne me suis pas évadé, loin de là. Un soir, j'ai voulu observer la tour Eiffel illuminée, et je n'ai pas retrouvé mon chemin, tout simplement. Crapule m'a retrouvé.

Corneille : Regardez comme ses traits et explications sont juvéniles, il n'aurait jamais pu comploter pour un vol chez la reine du French Cancan

Crapule Pour lui-même : De quoi parlent-ils ?

Aigris : Mais vous nous avez raconté des salades ?

Corneille avec dédain : Cela ne m'étonne pas, mesquine comme vous êtes. Bien mon petit Bellow...

Bellow coupant la phrase de sa sœur, sur un ton direct : Pas «Petit » sœur !

Corneille : Pardon frère. Je disais donc que Bellow doit avoir faim et que nous devrions aller nous restaurer tous ensemble.

Aigris dédaigneux : Ne vous faites pas d'illusion, Phèdre. Dans « ensemble », Corneille voit Bellow, Crapule, et moi. Vous, vous ne faites pas partie de la liste.

Ils sortent. Phèdre s'effondre en larmes.

Phèdre : Le destin funeste de ce ciel funèbre n'est autre que le mien.

La tragique nouvelle

Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres, car je vais enfin monter à bord d'un bateau gigantesque. Je passe d'abord sur la passerelle. Je dois l'avouer, elle n'est pas très chic, mais avec mes moyens je ne peux pas faire mieux. Par contre, les passagers de première classe – je ne peux pas m'empêcher de prendre un air snob en pensant à eux - ont une belle passerelle, bien faite et toute propre. Pardon, j'ai oublié de me présenter : je m'appelle Jovan, je suis migrant, je viens de Serbie, et puis je ne suis pas bien riche. Je fais plein de petits boulots : laveur de carreaux ou de voitures, balayeur de rue, raccommodeur de paniers ou colleur d'affiches... J'ai dû laisser ma petite famille : ma mère, mon père, et ma petite fille chérie Tanja. Elle n'a que trois ans, mais bien sûr je ne l'ai pas laissé toute seule : mes parents s'occupent d'elle, et je pense qu'ils vont bien s'entendre.

Enfin, je commence à monter vraiment à bord. Le nombre de passagers qui embarquent est incroyable ! Sûrement plus de mille ! En attendant dans la file, j'aperçois Mr. Smith le capitaine, il est sur le pont, en hauteur, et c'est tellement haut qu'il est difficile de le voir, mais je remarque son long uniforme, sa barbe blanche et son air si sérieux. Je me sens en confiance : il a de l'expérience.

Soudain, j'entrevois du coin de l'œil mon vieil ami Aymar, qui vient de Londres. Cela fait plus de cinq ans que je ne l'ai pas revu !

Aymar me salue joyeusement :

« - Hé bien ! Cela fait longtemps, mon jeune ami ! Mais que fais-tu là ? Je croyais que tu devais t'occuper de ta famille? », questionne-t-il.

-« Je vais bien, j'ai laissé Tanja avec ses grands-parents. Et toi, ta famille ? », lui demandé-je.

-« Ne t'en fais pas, elle n'est pas toute seule. J'ai tout organisé pour que tout se passe bien pendant mon absence », termine Aymar.

Aymar a une meilleure situation que moi, il fera le voyage en seconde classe, pourra discuter avec le capitaine, et dormir dans une chambre confortable.

Il reprend la conversation :

-« Alors où vas-tu? » me demande-t-il.

-« Je dois aller en Amérique, on m'a proposé une offre très intéressante !! », expliqué-je.

Pour continuer à bavarder il m'invite à venir prendre un café. Je dois lui expliquer que je voyage en troisième et non en seconde classe, et que je ne peux pas aller prendre un café avec lui.

Ensuite, j'essaie de trouver ma chambre. Dans un bateau aussi gigantesque, on s'y perd !

Le paquebot s'est enfin mis en route, le voyage a commencé.

Deux jours plus tard, le 12 avril, Aymar vient me voir : il est inquiet, pourtant il sait que le bateau est sûr, mais ce voyage sur l'océan l'effraie.

Il déclare :

-« Tu sais je ne suis pas sûr du bateau, j'ai toujours peur ! Je crains l'eau et je ne sais pas nager.»

-« Allons ! », le rassuré-je, « Tu sais bien que ce navire est insubmersible !

J'essaie encore de le rassurer, en lui rappelant ce que tous les passagers savent : qu'il est impossible que ce paquebot coule.

Le lendemain, nous sommes le 13 avril, et je n'ai pas grand-chose à faire. Je commence donc une promenade sur le pont, explorant tous les recoins du navire. Je tombe nez à nez avec un petit garçon. Très poli, il se présente : son nom est Frank John Junior Goldsmith, son surnom Frankie. Il me dit qu'il a neuf ans, et joue avec des enfants de son âge, qu'il me présente aussi : Willie Coult et Harold Goodwin. Ils s'amusent bien à parcourir le navire.

Au matin du 14 avril, je me lève de ma couchette, il est six heures du matin. Je suis en forme et de très bonne humeur : voilà une belle journée qui commence. Comme je n'ai rien de prévu, je pars faire un petit tour dehors. Nous sommes en plein océan atlantique, et croyez-moi il fait vraiment très froid. Pour me détendre, je regarde longtemps la mer, les vagues et l'horizon. C'est très beau, même s'il y a souvent trop de brouillard. J'aimerais bien apercevoir un iceberg pendant ce voyage ! Puis je retrouve quelques amis : Aymar, Julien, Marco et d'autres que je ne connais pas vraiment.

Je commence la conversation sur nos projets en Amérique :

-« Que ferez-vous lorsque vous serez arrivés à New York ? », questionnai-je.

-« Je vais refaire ma vie là-bas, recommencer à zéro ! », dit Marco, un ami d'Aymar.

-« Dans dix jours, dès que nous serons arrivés, j'essaierai de trouver un vrai boulot ! Je veux être vite auprès de mes enfants, et qu'ils soient heureux ! », explique Aymar.

Il regarde l'heure, midi passé, l'heure de déjeuner ! Je descends manger au réfectoire du bateau. Ce n'est pas très chic, mais je ne vais pas me plaindre. Quelques minutes plus tard, ayant terminé mon repas, je reste encore un peu à discuter avec des camarades qui logent dans la même chambre que moi.

Vers treize heures, je sors sur le pont des troisièmes classes, m'assied confortablement sur un banc, et fume ma pipe. Les troisièmes et secondes classes ont leurs propres ponts de promenade, séparés de ceux de la première par un grillage qui nous barre le passage. Je regarde encore la mer, tout en pensant à ma petite fille.

Quelques heures passent ainsi, les passagers de troisième et deuxième classe n'ont pas grand chose à faire, et je m'ennuie un peu. Heureusement Aymar arrive :

-« Hé, mon vieil ami ! J'espère que tu vas bien ? Je te vois depuis tout à l'heure, et j'ai l'impression que le moral est bas. Voudrais-tu m'accompagner dans la salle de jeu pour une partie de cartes ? »

-« Tout va bien », répondé-je. « C'est juste ma petite fille qui me manque. Quand j'ai vu Frankie, le petit garçon qui jouait sur le pont, j'ai eu une petite pensée pour elle ».

Aymar voit bien ma peine, mais n'insiste pas. La soirée passe tranquillement, et il est déjà plus de vingt-trois heures quand je décide enfin d'aller me reposer.

Je prends mon temps, respire encore l'air marin à l'extérieur, même si la température est glaciale, et parvient à ma couchette une demi-heure plus tard. Je commence aussitôt à sombrer dans le sommeil, quand soudain des

coups frappent à la porte de la cabine. Qui vient ainsi me réveiller brusquement ? Je vais à la porte, l'ouvre, et me trouve face à Aymar qui hurle, l'air terrorisé :

– « Tu connais la nouvelle **?!** »

Non mais quelle idée !

21 juin 2018

Pendant les vacances d'été, mes parents ont décidé de m'envoyer chez les Scouts !

Moi, Julie, chez les Scouts ! Non mais, c'est une blague, dites-moi que je rêve !

MOI, couper du bois pour faire du feu ! MOI, construire ma propre cabane ! MOI, dormir dans une forêt au clair de lune, toute seule, au milieu d'une bande de filles qui ronflent comme des ours en hibernation ! Non mais, quelle idée farfelue !

25 juin 2018

J'ai bien essayé de les faire changer d'avis. Voici la liste des travaux les plus pénibles pour tenter de négocier : le linge, l'aspirateur, la serpillière, et même, goûter au plat immonde de mamie Georgette ! Mais en vain !

Soi disant que mon père s'était bien amusé, soi disant qu'il avait eu tous les badges possibles, soi disant qu'il était rentré en sachant faire du feu ! Pfff ! Il ne sait même pas allumer le barbecue !

26 juin 2018

Ça y est ! Le bus du Camp de la Montagne Perdue m'attend au bout de la rue ! Je suis cachée sous mon lit. Mes parents crient dans la maison : « Julie, Julie ! Tu vas rater ton bus ! » Oh bah ! J'espère bien !

27 juin 2018

J'ai finalement été obligée de partir ! Et me voilà au Camp ! Aujourd'hui, la monitrice, Sophie, nous a informées des groupes pour l'expédition de deux jours dans les bois. Moi, je me retrouve avec Léa, Charlotte et Marion.

La monitrice nous a ensuite munies d'un manuel de survie.

28 juin 2018

Ce matin, la monitrice nous a réveillées à l'aube pour nous donner les dernières consignes avant l'expédition : ne pas se séparer de ses camarades, ne pas s'approcher de la rivière et ne pas s'aventurer dans les grottes. Le seul avantage de cette aventure, c'est qu'on a quand même le droit d'utiliser notre téléphone ! Ouf

Ça y est, chaque groupe part de son côté pour explorer la nature ! Au milieu de la forêt, nous avons commencé à lire le manuel de survie : examiner le terrain et les alentours, monter la tente (planter les sardines, gonfler les matelas, etc), aller chercher du bois.

Attention, rester ensemble !

Faire le feu avec le briquet fourni.

Ne pas gâcher la nourriture ! Il y en a juste assez pour les deux jours.

Bonne Chance !

Les trois premières étapes ont été bouclées en quelques heures. Mais voilà qu'arrive la fameuse épreuve du feu.

Après quelques essais sans succès, je me suis résolue à sortir mon téléphone. Je saisis mon code. Je fais glisser les pages. J'entre dans le moteur de recherche. Je tape « Comment faire du feu ».

Et là ! Catastrophe ! J'ai compris pourquoi la monitrice nous avait laissé le téléphone !

Elle le savait ! Elle le savait qu'il n'y avait pas de réseau ! La traîtresse !

Il ne reste plus qu'une seule solution. Essayer, essayer et encore essayer ! Cela fait plus d'une heure, que nous tentons d'allumer ce maudit feu, mais rien ! Résultat des courses : on a froid et le repas lui aussi est froid.

29 juin 2018

Dans la cabane, je pense à l'affreuse nuit que j'ai passée. Aux alentours de 21 heures, nous partions nous coucher quand soudain j'ai entendu des branches craquer non loin de nous et des bruits de pas s'approcher. J'attendais, confinée dans mon sac de couchage, que les bruits cessent quand j'ai senti... des chatouillements sur mes jambes.

J'ai allumé ma lampe torche et j'ai vu plusieurs dizaines de fourmis se balader sur mes jambes. J'ai hurlé et j'ai réveillé toutes les filles. Pendant la journée, cette sotte de Charlotte avait oublié de fermer la tente ! Paniquée, Marion s'est précipitée pour sortir de la tente mais, malheureusement, elle s'est pris les pieds dans une sardine ! Elle a essayé de se relever, sans succès. Nous étions affolées ! J'ai tenté à plusieurs reprises d'appeler la monitrice mais la communication ne passait pas ! Évidemment ! J'ai donné alors les instructions aux filles :
« Charlotte, tu restes prêt de Marion. Toi Léa, tu surveilles les alentours ! Et moi, je cours chercher la mono. »

J'avoue que j'ai eu un peu peur, toute seule dans les bois, mais j'ai réussi à retrouver le chemin du Camp.

Arrivée auprès de la monitrice, je lui ai expliqué ce qui se passait et nous avons couru ensemble rejoindre les filles. Pendant qu'elle soignait Marion, la monitrice nous a ordonné de ranger nos affaires. Après une heure à tout remettre en ordre, nous sommes rentrées au camp de base et nous avons fini la nuit dans notre cabane.

30 juin 2018

Aujourd'hui, c'est la remise des récompenses ! Nous formons une ligne et la monitrice nous a donné les prix. Vous n'allez pas le croire mais j'ai eu

presque tous les badges – sauf celui du feu, évidemment ! – pour avoir fait preuve de courage durant la nuit précédente.

Finalement, c'est pas si mal les Scouts ! Mais, attention, je n'ai jamais dit que c'était bien ! Faut quand même pas exagérer !

4eme « pas de réseau »
Mention spéciale du jury
Eva De Arment, Katmandou

Cache Cache

(Dans le hall d'entrée d'une maison, deux filles entrent déguisées en chat.)

Emilie : *(en regardant son téléphone)* Ugh, j'ai perdu 30 followers sur Insta.

Lila: *(Grimaçant en ramassant ses chaussures)* Peut-être qu'on a besoin d'idées nouvelles sur le vlog? On pourra y penser demain, je suis épuisée après le "Trick or Treat".

Emilie: Ne sois pas ridicule ! Penser ne demande pas tant d'efforts. *(Emilie pense pendant une petite minute, puis un éclair traverse son visage)* On pourrait jouer à Dolly! Ca rapporterait plein de views, et on pourrait-

Lila: Non. Ce n'est pas une bonne idée. On pourrait mourir. Et, je suis trop belle pour mourir. *(Elle lance ses cheveux avec un petit mouvement de tête et les filles rigolent)*

Emilie: Oh, allez, ce n'est même pas vrai, et on fera un livestream, avec des centaines de personnes qui nous regardent. On sera saines et sauvées!

Lila: *(l'air incertain)* Ok?

(Les filles sortent, la scène change : un salon avec une table basse, un canapé et une chaise. Il y a une poupée, un couteau, un fil rouge, une aiguille, un sac de sel et du riz sur la table. À côté, il y a une bassine d'eau. Les filles entrent et s'assoient sur le canapé.)

Emilie: *(Regardant son téléphone et prenant le couteau)* On doit couper la partie molle de la poupée *(Elle le fait)* Et puis on prend le rembourrage et on le remplace avec du riz *(Elle le fait et regarde à nouveau son téléphone)* OK, puis on recoud la poupée avec du fil, on l'enroule et on le noue.

Lila: *(excitée d'une manière perverse)* Puis, on fait quoi ? Je peux le faire ?

Emilie: OK, prends la poupée et submerge la dans l'eau (*Lila le fait*)

Lila: Puis quoi?

Emilie: On nomme la poupée, et on met le couteau dans l'eau avec elle.

Lila: (*excitée*) Marguerite ! Elle s'appellera Marguerite !

Emilie: (*Lève les mains, résignée*) OK.

Lila: Maintenant, on fait quoi?

Emilie: Oh, on a besoin de parler en anglais!

Lila: Vraiment!?

Emilie: Oui, au moins c'est plus facile que le japonais. Lis les instructions.

(*Elles regardent le téléphone*) T'as compris?

Lila: Mmmm.. Ouais.

Emilie: Donc, à trois, on dit les paroles. Un... Deux... Trois!

Lila et Emilie: Marguerite is the first it.

Marguerite is the first it.

Marguerite is the first it!

Lila: Allons vite nous cacher !!

Emilie: (*Elle prend le sac de sel*) Oui, on y va!

(*Elles partent de la scène. La scène change en une chambre avec un lit, une armoire et une table de nuit. Les filles entrent dans la pièce.*)

Emilie:(*Chuchotant*) Dans l'armoire ou sous le lit?

Lila: (*Voix normale*) Sous le lit.

Emilie:(*Chuchotant*) Merde, chut, espèce d'idiote!

Lila:(*Chuchotant*) Ok...

(*Lila se cache sous le lit, et Emilie se cache dans l'armoire. Quelqu'un court devant la scène avec une affiche qui dit "Un demi-heure plus tard". Lila se lève de sa cachette et toque à la porte de l'armoire.*)

(*On chuchote pendant toute la scène.*)

Lila: Emilie, c'est moi.

Emilie:(*Elle ouvre la porte*) Putain de merde, tu m'as fait peur!

Lila: J'ai faim ! On peut arrêter le jeu ? On n'a même pas fait le livestream!

J'en ai marre!

Emilie: Non! (*Entre ses dents*) Trouillardes...

Lila: Ugh. D'acc, mais si je meurs, tu auras ma mort sur ta conscience.
(*rigole silencieusement*)

Emilie: C'est un deal. (*Les filles se serrent les mains en blaguant*)

(*Les deux filles se cachent à nouveau et la poupée entre. On peut entendre des bruits de pas pendant qu'elle s'approche du lit. Elle regarde sous le lit.*)

Poupée: (*voix froide, mais enfantine*)

Bonjour. Ou, je dirais plutôt bonsoir. (*commence à tirer Lila du lit*)

Lila: (*Crie et essaie de résister*) Noonan...

Poupée: (*Réussissant à attraper Lila, elle lève le couteau, en se moquant*) Mais, Oui!
(*Lila crie quand elle est poignardée plusieurs fois par la poupée.*)

Emilie: (*sortant de sa cachette avec le sac de sel et en jetant vers la poupée*): I wish to finish the ritual. I win, I win, I win!
(*La poupée devient immobile et tombe par terre.*)

(*Emilie se jette vers Lila et la prend dans ses bras en pleurant.*) Putain de merde, ne me quitte pas, Lila! J'ai encore besoin de toi! Qui va me dire toutes les nouvelles de Justin Bieber?

Lila: (*voix très faible*) Aide-moi, aide... (*Elle touche le visage d'Emilie et laisse du sang quand la main retombe*)

Emilie: Une ambulance, oui, une ambulance. (*Elle prend son téléphone et essaie d'appeler la police*) **Putain, pas de réseau!**

Poupée: (*se lève.*) Tu penses que cette petite fin allait me finir? J'ai à peine commencé (*Elle se lance vers Emilie et le poignarde. Elle lèche le couteau, et les rideaux ferment*)

J'ai envie d'y aller...

Je me réveillai dans une forêt inconnue où l'horizon n'était que des arbres, des buissons et du brouillard. Quand je décidai enfin de me redresser, le brouillard était plus épais que je ne le croyais. Je commençai à paniquer mais rien autour de moi ne semblait m'aider. Je me mis donc debout et pivotai sur moi-même, afin de trouver une indication, un panneau sur l'endroit où je me trouvais. Soudain j'entendis des branches d'arbre se briser, des pas lourds sur le sol et des gémissements inquiétants. Lorsque que je me retournai, une force surhumaine me frappa et m'envoya à une vingtaine de mètres de l'endroit où je m'étais réveillée. Quand je heurtai l'arbre, l'écorce me blessa l'épaule ; le sang coula de ma plaie et ma tête cogna sur le sol. Je perdis connaissance. Je ne pus voir ce qui m'avait frappé.

Lorsque j'ouvris les yeux, je découvris des murs en bois. La pièce était meublée d'une commode avec une trousse de secours posée dessus et d'un lit sur lequel j'étais allongée. Ce qui me surprit le plus était que ma blessure était guérie, mon bras était entouré d'un fin bandage blanc. J'étais tellement occupée à finir d'examiner la pièce que je n'avais pas remarqué l'ombre dans l'embrasure de la porte. Le soleil m'éclairait mais il ne me fallut pas longtemps pour percevoir son visage. C'était une fille d'à peu près mon âge, elle était brune et ses yeux étaient de la couleur de la nuit. Ses vêtements étaient faits en feuilles de chêne. Elle était appuyée contre la porte et m'observait ; puis, voyant que j'étais réveillée, elle tourna la tête, appela une certaine Anna et lui fit signe de venir. Une fille arriva, je présume que c'était Anna, elle avait les cheveux roux très ondulés, un âge semblable au mien et des yeux brillants noirs. Elle murmura à la première:

-Elle est réveillée depuis longtemps ?

-Non, elle vient juste d'ouvrir les yeux, chuchota l'autre à l'oreille de son amie.

Puis, elle décroisa les bras et s'avança vers moi pour s'asseoir sur le lit ; je me redressai et m'assis sur le bord. Elle me dit d'une voix calme :

-Bon, de quoi te souviens-tu ? Ton nom ? Ton âge ?

-Je m'appelle Annabeth, j'ai dix-sept ans et je me suis réveillée dans la forêt, je ne me rappelle rien d'autre ... Et toi qui es-tu ?

-Je m'appelle Aurore, j'ai dix-sept ans.

Elle avait placé sa mèche derrière son oreille et je remarquai que celle-ci était très pointue. Cela m'inquiéta. Je regardai à tour de rôle Aurore et la rousse.

Puis je demandai :

-Qu'est ce que vous faites ici ?

-Nous habitons ici, nous nous surnommons les elfes. Nous sommes des guerrières qui protégeons la forêt.

-Mais pourquoi vous la protégez ?

-On la défend face aux démons, des créatures démoniaques venues de l'Enfer. C'est un des leurs qui t'a blessée.

Elle indiqua mon bandage et reprit :

-Viens avec moi !

Ensuite, elle m'attrapa le bras et me tira à l'extérieur : j'atterris sur une plage de sable fin. Le soleil cognait fort et il faisait une chaleur accablante. Je vis des cabanes en bois semblables à celle dans laquelle j'avais dormi et une quinzaine de jeunes adultes, toutes des filles. Elles regardaient deux personnes se battre ; leurs armes étaient de grands bâtons de bois et elles avaient une très bonne technique de combat. Elles enchaînaient les mouvements si rapidement que je voyais à peine ce que faisait l'une ou l'autre.

Aurore m'avait lâché le bras. Anna nous rejoignit et elle vit rapidement que j'étais fascinée par le combat, elle sourit et me dit :

-Elles s'entraînent

-Il n'y a que des filles, ils n'y a pas de garçons ?

-Non, ils sont tous partis en guerre contre les démons et n'en sont jamais revenus, ... Mais ça va faire cinq ans maintenant ! me répondit Anna.

-Cinq ans ... Mais qu'est ce qui leur est arrivé?

Je connaissais la réponse mais je voulais en avoir le cœur net. Je les inondai de questions mais j'avais besoin de savoir.

-Les démons ont gagné, ils les ont tous tués. Tu sais, ils sont plus forts que ce que l'on croit et les tuer n'est pas facile.

-Comment ça ?

-Ils inspirent la peur la plus profonde aux gens, contrôlent leurs esprits et peuvent leur faire voir des choses, et pendant que tu as un instant de faiblesse, ils en profitent pour te tuer... me répondit Aurore sur un ton triste.

-Quelqu'un ou quelque chose est forcément capable de les achever !
répondis je sûre de moi.

-Oui, mais il faut beaucoup d'entraînement, avoir de bonnes techniques de combat, et savoir manipuler les armes de lumière. Viens !

Puis elle me tira le bras et m'entraîna dans une autre cabane. On passa la porte et tout devint sombre. Je commençai à tâtonner dans le noir et Anna appuya sur un bouton. Il n'y avait plus qu'elle et moi ; soudain j'entendis un bruit de mur se déplacer et une lumière m'éclaira. Je vis des armes de toutes sortes accrochées au mur ; elles brillaient toutes comme la lumière du jour.

Puis elle me dit :

-Choisis ton arme ! On va t'apprendre à te défendre, cette île regorge de monstres et il faut que tu saches quoi faire si tu te retrouves face à l'un d'eux. Va savoir combien de temps tu vas rester.

J'observai toutes les armes, elles étaient toutes impressionnantes mais il n'y en avait qu'une qui m'intriguait vraiment et que j'avais envie d'essayer : l'arc. Je tendis le bras et attrapai l'arme et ses flèches. Anna hocha la tête et me dit de la suivre.

On marcha sur le sable et on s'éloigna de plus en plus des autres. On arriva devant une cible.

-Tire, me rétorqua-elle d'un ton autoritaire.

Je lui obéis, pris une flèche et tirai sur la corde. Je pris une grande inspiration et fermai les yeux. Quand je les rouvris, je lâchai le fil. Dans le mille ! Pile au centre de ma cible. Je regardai Anna, un sourire aux lèvres :
-Très bien, tu progresseras vite, me dit-elle en souriant.

Je passai toute l'après-midi à m'entraîner et je réussis vingt-sept tirs sur trente. Le soir arriva et je décidai d'aller faire un tour sur la plage. Je marchai sur le sable en regardant le coucher de soleil. Je retournai près des autres et m'installai dans la cabane dans laquelle j'avais déjà dormi.

Soudain, un bruit sourd de cloche retentit et tout le monde s'agita. Elles prirent leurs armes de lumière et commencèrent à les agiter dans tous les sens. Je compris tout de suite qu'il y avait une attaque de démons. Je pris mon arc et rejoignit la bataille. Je vis Aurore qui se battait avec un poignard. Une flèche très sombre allait à toute vitesse dans sa direction. et je lançai ma flèche de lumière pour l'arrêter. Aurore me regarda et dit :

-Comment tu as su que cette flèche était là?

-Parce que je l'ai vu, pas toi ?

Elle allait pour me répondre mais se replia sur elle-même sur le sol. Je m'approchai d'elle et entendit qu'elle murmurait « les voix, les voix dans ma tête ». Mais ce qui me surprit, c'est que je n'entendais aucune voix. J'aidai Aurore à se relever et l'amenai dans la cabane la plus proche. Je la déposai sur le lit et repartis dans la bataille pour aider les autres. Quand la bataille fut terminée, tout le monde retourna dormir et pendant que j'allais dans ma cabane, beaucoup de filles me remercièrent de les avoir aidées. Certes, je n'étais pas très forte comme certaines, mais je voyais les démons, une sorte de nuage de poussière noire, et leurs armes sombres. Je vis Anna au loin, la rejoignit et elle me tendit un objet, elle me dit que c'était une pierre de lumière mais tout à coup je fus prise de vertige et tombai. La dernière chose que j'entendis fut : « ne m'oublie pas ».

Soudain je me réveillai dans mon lit, dans ma chambre. Je regardai le réveil et vis que j'étais en retard pour les cours. Je réalisai que toute mon aventure était un rêve. Je regardai dans ma main, la pierre était là, celle qu'Anna m'avait donnée, et je me dis «**J'ai envie d'y aller** ».

Prix 3^{ème} : « l'autre »
Collectif « 17 mains » SEGPA
Collège du Vallon, AUTUN

Enfant phare

Mondrian, dans les pays des cités colorées,
Reflets lumineusement ordonnés
En lignes traçant un espace encadré
Où la géométrie brillante forme un planisphère pointillé.

Saint Phalle, humour d'une femme enceinte amusée
De ses formes généreuses enrobées de couleur.
Fête de seins éclate en fantaisie de rondeurs,
Voluptueuses éclaboussures colorées.

Warhol, portraits dupliqués, en lumière, célébrités
Par la multiplication de motifs pop aux couleurs décalées.
Des copier/coller d'écrans aux caricatures emboîtées
Comme des sérigraphies superposées d'aires colorées.

Soulages, nuit sombre de matière tel ce cuir sur la mer absente,
Signe de son outil l'horizon en noir-chocolat, nuances géantes.
Lumineuse, l'encre raye les papiers déchirés, brûlés.
Le charbon trace un cauchemar sombre en reflets fumés.

Ces peurs, ces techniques, ces irréels,
Ces éclats de fantaisie, ces pays colorés, ces fous pixels,
C'est casser la réalité, c'est transformer le monde.

Ces joies, ces fêtes, ces folies rondes,
Cet humour, ces incompréhensions, ces vertiges imparfaits,
C'est fantastique, c'est moderne et c'est abstrait!

L'autre.

« L'autre », J'ai toujours été l'autre. Il y avait Anna et il y avait « l'autre ».

Anna est ma sœur jumelle, et on se ressemble comme deux gouttes d'eau, mais elle, au contraire de moi avait des amies, était populaire. J'avais eu des amies, il y a longtemps.

J'étais proche de ma sœur, avant.

Malheureusement, il y a eu l'adolescence et le collège, ils sont passés, et ont tout changé, ils m'ont tout pris.

À notre entrée au collège, avec Anna, nous étions inséparables, et en plus il y avait nos amies de longue date. Nous étions dans un tout petit collège, donc, on serait toutes dans la même classe de la première à la quatrième année. C'était une classe où il y avait environ trente élèves. Je trouve que c'est beaucoup mais on s'y fait, après tout, on n'a pas le choix. Il y avait trois groupes au sein de la classe : le groupe des populaires avec les sportifs, les belles filles et les beaux garçons, le groupe des normaux dont je faisais partie avec Anna et les filles, et en dernier il y avait les impopulaires : ceux avec qui tu avais honte d'être quand tu n'en faisais pas partie.

J'étais contente d'être dans les normaux car je ne voulais pas faire partie des populaires mais je ne voulais pas non plus être une impopulaire, parce que je plaignais les deux groupes. Je trouvais les populaires trop surfaits et les impopulaires trop moqués, insultés ou ignorés.

Être normal signifiait pour moi être le parfait milieu entre populaire et impopulaire, ni trop aimé, ni trop détesté. Si seulement je pouvais faire partie du groupe des normaux pendant les quatre années.

À notre entrée en deuxième année, il y avait Anna, nos amies, et en plus il y avait moi.

Anna s'était éloignée de moi. Elle trouvait que je n'étais pas assez comme elle, pas assez cool, j'avais trop de bonnes notes, j'étais trop coincée, je ne riais pas assez.

Les autres filles évoluaient en même temps qu'Anna mais restaient quand même avec moi; après tout je ne leur avais jamais rien fait. Il y en avait même qui me soutenaient dans l'ombre, de peur qu'Anna les rétrograde au rang d'impopulaire.

Des fois j'avais peur d'Anna. Elle avait changé, elle était plus ambitieuse, elle s'énervait pour rien et ne se souciait plus que de devenir populaire en emmenant les autres filles du groupe avec elle. Quand elle était dans un bon jour je faisais partie de ses plans mais la plupart du temps je n'en faisais plus partie, comme effacée.

Je voulais retrouver l'Anna d'avant.

À notre entrée en troisième année, il n'y avait plus que nos amies et moi. Anna avait fini par se lasser de nos amies, elle n'avait pas assez à gagner à rester avec elle.

Elle est donc partie vers les populaires, elle trouvait qu'ils lui ressemblaient plus, autant sur le plan mental, que physique. Elle s'est mise à m'ignorer autant à la maison qu'au collège. Elle passait des heures dans la salle de bain, allait à des fêtes et passait tout son temps avec les populaires. En contrepartie, elle ne souriait ni ne riait plus. Ça me rendait triste. Après tout, même si elle m'ignorait, elle était quand même ma sœur jumelle. Les filles se sont rapprochées de moi, j'en étais heureuse parce que, même si elles s'étaient éloignées de moi à un moment, au départ on était toutes très proches.

À notre entrée en dernière année, il n'y avait plus que moi. Les filles m'ont laissée,

Elles ont dit que je n'étais pas assez Anna, trop moi. Elles m'ont aussi avoué que je n'avais toujours été que l'autre pour elles. Que je n'avais été que la doublure d'Anna et que si elles s'étaient rapprochées de moi c'était juste pour essayer de la remplacer mais que j'avais lamentablement échoué. J'étais trop ennuyeuse, je n'avais pas assez de conversation, je n'étais pas assez drôle et je ne m'intéressais pas assez ni à la mode, ni à aux garçons. J'étais dans un autre monde, je lisais trop, il y avait une liste interminable

de défauts qui ne leur plaisaient pas. Elle me reprochait de ne pas être une assez bonne copie d'Anna.

Toute la dernière année je l'ai passée seule, rétrogradée au rang de paria encore pire que les impopulaires, même eux d'ailleurs avaient pitié de moi. On m'a dit que je n'étais qu'une Anna cassée, ratée. Les premières personnes à le dire étaient celles dont j'avais été le plus proche, mes amies et Anna. Anna avait tout, je n'avais rien, après tout, l'autre n'avait jamais rien. On me comparait sans cesse à elle, elle était si parfaite alors que moi j'étais si imparfaite.

Les personnes populaires et qui semblent parfaites ne sont pas toujours heureuses. Elles sont seules, même quand elles sont entourées de leurs soit disant "amis", elles sont seules. Si un jour, il y a un problème, plus personne n'est là. Elles se jalouent, se détestent mais se disent amis. Elles se complimentent, mais n'en pensent pas un mot. Elles se battent, tout le temps, pour être la plus belle, la plus aimée, la plus populaire, la meilleure actrice, car oui vous êtes des actrices, vous jouez la comédie, vous faites semblant d'être idiotes, d'avoir confiance en vous, d'aller bien. Les filles se maquillent, tous les matins, comme si elles mettaient un masque pour se protéger, se cacher, pour être quelqu'un d'autre que tout le monde aime.

Les garçons, eux, sont vulgaires, méchants, cruels pour cacher leurs sentiments et leurs pensées. Ils se disent que les autres ne sont pas courageux. Ils se disent qu'eux font des efforts pour garder leur masque, pour être une personne différente, pour qu'on les aime, alors que, ceux qui sont différents, restent eux-mêmes et ne font aucun effort pour se faire aimer; ça les dégoûte, ils décident alors de les détester. Ils veulent que tout le monde soit pareil.

Moi, je ne veux pas. Je veux que tout le monde soit différent, unique et que les populaires enlèvent leur masque. Qu'ils soient eux-mêmes et enfin heureux.

Je ne vais pas changer pour eux, je vais rester moi-même, même si ça signifie être « l'autre »

Cocktail existentiel

Alain CURTIL, c'est le premier homme que j'ai rencontré dans ma vie. Pourtant, ce n'est pas mon père mais celui de ma mère. Je ne l'ai connu que pendant quatre ans et demi. A chaque fois que j'allais chez lui, nous montions dans son camion, il me prenait sur ses genoux et nous faisions des tours dans le village. Mais le mercredi vingt-cinq février deux mille neuf, un mois après la naissance de sa petite-fille, il est parti sans dire au revoir, sans prévenir.

Brenaux, c'est le lieu dit où je vivais lors de ma petite enfance. Le village s'appelait « Les Guerreaux ». C'était une grande maison que mes parents avaient restaurée, près d'une ferme où vivaient André et Evelyne. Nous avions un cheval, Patchouli. Bref, un vrai petit paradis là-bas. Mais mes parents ont divorcé et nous avons déménagé.

C*****, c'est la famille de ma mère. Famille beaucoup trop nombreuse dont je n'arrive pas à retenir les prénoms encore aujourd'hui. Famille un peu distante avec nous, mon grand-père n'étant pas vraiment le fils de son père... Mais famille soudée malgré tout.

Diou, c'est la ville où je pratique la musique depuis dix ans maintenant. Ma mère a même failli accoucher de moi là-bas, lors d'une répétition. J'y ai rencontré pas mal de personne, ma meilleure amie ou David, le chef qui a remplacé ma mère pendant quatre ans, le temps de faire une petite pause. Ces deux là, ce sont mes plus belles rencontres.

Esteban, c'était mon meilleur ami pendant la primaire. Il m'a intégré dans son groupe et a toujours été gentil. En arrivant au collège, on s'est perdu de vu mais nous nous entendons toujours bien.

F****, c'est la première lettre de mon nom de famille. Famille perdue dans son histoire. Ma grand-mère ne sait pas qui est son père : il y a quatre prétendants. Là est l'exemple que la seconde guerre mondiale a détruit des familles et continue à les marquer.

Gardien, c'est le poste que j'aime jouer au foot. Je n'en ai jamais fait en club mais j'ai toujours joué avec mes cousins et nous le faisons encore aujourd'hui. Depuis peu, je me suis inscrit au futsal du collègue.

Harry Potter, c'est une saga que j'adore. Je l'ai regardée il y a peu et je suis très fier, après avoir fait les tests, de dire que je suis dans la maison Gryffondor ! Malheureusement, mon patronus est un chat...

Inception, c'est mon film préféré. Il a été réalisé par Christopher Nolan et la musique du film est magnifique. Je l'ai découvert sur Netflix et c'est le premier film que j'ai acheté en bluray.

Jedi, c'est ce que je voulais être quand j'étais petit. Star Wars III a été pendant longtemps mon film préféré. C'est avec mon papa que je l'ai découvert. J'étais fou quand il m'a emmené à l'exposition à Paris. On y a été avec un ami, Julien, qui adore cette saga. Le jour d'après, on est allé à Disneyland mais j'avais peur donc je n'en ai pas beaucoup profité.

Kanté, c'est le meilleur joueur de foot. Quand on a gagné la coupe du monde, j'étais chez ma grand-mère et je courrais partout dans la maison. Avec ma mamie, on était fous et on n'en croyait pas nos yeux ! C'était génial comme moment et je m'en souviendrai pendant longtemps.

Louis, c'est mon premier ami d'école. Je l'ai rencontré à l'école de Saint-Agnan. Après mon déménagement, on a toujours gardé contact et nous nous voyons le plus souvent possible. Pour anecdote, moi et sa mère avons la même date d'anniversaire.

Marianne, c'est ma meilleure amie. Je la connais depuis que je suis né. Pour moi, c'est la plus belle personne sur Terre, celle qui a toujours été là,

même dans les moments les plus difficiles. Elle est mon exemple et ma joie de vivre tous les jours, c'est ma grande sœur.

Noah, c'est mon cousin. Un phénomène, celui-là. Depuis tout petit on est ensemble. Souvent, on joue au foot et je l'appelle « Mitroglou » parce qu'il n'est pas toujours très bon. Quand nous étions petits, nous nous disputions souvent mais aujourd'hui, nous sommes inséparables.

Ophthalmologiste, c'est le métier que je voulais faire. J'avais dit à ma mère que je voulais faire cela car ce métier rapporte beaucoup d'argent !

Pokémon, c'était mon jeu préféré quand j'étais petit. J'ai dû m'énervé environ 742 564 634 fois après ce jeu. Mais j'y joue encore de temps en temps.

Quinte, c'est le premier intervalle de musique que j'ai « compris ». En fait, je ne comprends rien à la théorie de la musique. Mais il faut que je continue à étudier pour devenir chef.

Rogue, de son prénom Severus, est mon personnage préféré d'Harry Potter. Il me ressemble beaucoup : très timide, harcelé dans son adolescence, protagoniste d'un amour impossible et obligé de faire du mal sur le court terme pour le bien sur le long terme...

Stitch, c'est mon personnage de Disney préféré. Je l'ai découvert après avoir joué la musique du film dans un stage. Je suis devenu fan car l'histoire est touchante et drôle à la fois.

Trombone, c'est l'instrument que je voulais jouer quand j'étais petit. Quand j'ai dit à ma mère que j'avais finalement choisi la clarinette, elle était verte !

Utile, c'est ce que je ne suis pas. Enfin... C'est ce que je pense... Pourtant j'ai des amis qui me disent le contraire comme M***** ou L**-A**...

Vingt six juillet deux mille quatre, c'est ma date d'anniversaire. La même qu'une personne de ma classe. C'est plutôt rigolo et une bonne excuse pour dire que c'est ma jumelle ! Pour revenir à moi, je suis né à Vichy.

Week-end, c'est mon moment préféré de la semaine. Je peux faire plein de choses : de la musique, du cinéma, du foot... Cela me permet de me détendre par rapport à la semaine.

Xylophone, c'est un instrument que je ne supporte pas. Il me casse les oreilles comme le saxophone. Ce sont les instruments que je déteste le plus.

Yeux , c'est la seule ressemblance entre mon visage et celui de ma mère. Au final, rien de plus qu'Harry Potter : « Tu ressembles à ton père, mais tu as les yeux de ta mère »...

Zimmer, c'est le nom de famille de mon compositeur préféré. La première de ses musiques que j'ai écoutée est celle du film « Pirates des Caraïbes ». Je suis tombé amoureux de son œuvre et j'ai découvert par la suite les musiques d'Inception, de Gladiator, Le Roi Lion ou encore Spirit : l'étalon des plaines...

Un grand vide

Anne-Laure, voici comment elle se nommait...

Bien évidemment personne ici n'a pu la connaître... Et personne ne pourra jamais la connaître...

Cétait une personne très importante dans ma vie...

Depuis qu'elle n'est plus là, ma vie a perdu son sens...

Elle était ma meilleure amie, mon pilier, la raison de mon sourire... Elle était tout pour moi...

Fallait-il que nos chemins se rencontrent puis se séparent comme cela ?

Grandir à ses côtés était vraiment magique... Elle m'a fait devenir qui je suis aujourd'hui...

Histoire de ne pas montrer que cela me perturbe, j'évite de parler de cela, d'elle...

Inspiration... C'est ce qu'elle me donne à chaque instant de ma vie...

Jamais je ne pourrai l'oublier... Elle est gravée dans ma tête à jamais...

Kangourou était son animal favori et le chat était lui, l'animal qui la représentait le mieux...

La seule et l'unique qui me connaît par cœur...

Maintenant, cela fait un an qu'elle n'est plus là...

Normalement le quinze juillet deux mille dix-huit, elle aurait dû avoir dix-sept ans...

Oui... son premier anniversaire où je n'étais pas avec elle...

Pourquoi elle ? Pourquoi c'est elle qui a disparu...

Qu'ai-je fait pour perdre la personne la plus importante pour moi... ?

Rire à ses côtés, passer du temps avec elle, la prendre dans mes bras me manque...

Si mes proches ainsi que les gens autour pouvaient savoir que je souffre de son manque

Toujours à mes côtés, jamais elle ne me quitte... Elle restera à jamais dans mon cœur...

Unique... ça elle l'était... Jamais personne ne pourrait être aussi « folle » qu'elle... Voilà un an et deux mois que je suis sans nouvelle et qu'elle a disparu...

Whisky, c'était l'alcool que nous prenions tous les dimanches soirs à 18h...

Xérès, c'était notre vin préféré...

Yeux comme un diamant marron... Tellement magnifiques...

Zénith de Paris : l'endroit où nous sommes allés voir notre premier concert ensemble...

Prix lycée : « Je l'ai jamais dit à personne »
Aure Gady, Autun

«Cher Journal»,

Je m'interromps. Je viens à peine de commencer, d'écrire deux mots, et je m'arrête déjà. Est-ce que je peux vraiment dire « cher » à quelqu'un, à quelque chose ? Qu'est-ce que cela signifie pour moi ? « Cher »... Je regarde ce mot... Quelque chose peut-il vraiment m'être cher, maintenant, après tout cela

« Je l'ai jamais dit à personne, ...
Je m'arrête encore. Je n'ai jamais parlé de moi, de ma vie, de mes blessures. Est-ce que je peux désormais le faire ?

« ... mais je suis maintenant prêt à me dévoiler. J'ai douze ans. Ou plutôt, je n'ai que douze ans. Je viens de loin.

Mon pays n'existe plus. Déchiré, brisé. Tout comme je le suis aussi, déchiré, brisé.

Je l'ai jamais dit à personne. Là-bas, la vie n'existe plus, nous n'existons plus. Mon frère avait été tué sous mes yeux. Mourir ne signifie plus rien pour nous. Là-bas, tout est violence, tout est peur. Des enfants sont torturés. Ils se cachent. Ils ont peur, ils ne comprennent pas ce qui leur arrive. Ils hurlent. Ils s'enfuient. Leurs corps jonchent les sols.

Je l'ai jamais dit à personne. Là-bas, tout est détruit. Les bâtiments sont en ruine, bombardés, attaqués. Nos écoles servent maintenant de prisons. Sous les décombres des monuments, il n'y a plus que des cadavres. On entend des tirs, des fusillades. On entend des cris, on entend la mort. Mais nous sommes déjà morts. Et quant il n'y a plus rien, on écoute le silence, ce silence lourd et incessant. On souffle, on respire, on écoute le vide. On attend la prochaine attaque, le prochain cri. On attend le prochain bruit. » *Je ferme les yeux. Quelques images me reviennent en mémoire, des images que j'aurais préféré oublier. Je revois le ciel bleu, les soldats armés qui courent, hurlent, je revois les maisons en flammes, je me souviens du sang, de la mort... Je sens encore la*

fumée, une odeur de brûlé, je ressens encore cette peur, qui nous tenait, nous retenait. Là-bas... Je revois ce là-bas qui n'existe plus...

« Je l'ai jamais dit à personne. J'ai décidé de partir, de tenter ma chance. Ici où ailleurs, j'allais mourir. C'est ce qui m'a donné du courage : mourir plutôt qu'attendre la mort. Alors je suis parti.

Je l'ai jamais dit à personne. Je suis parti un matin, à l'aube. J'ai laissé ma cabane de fortune dans les décombres. Je n'abandonnais rien ni personne. J'ai pris les routes, les chemins. Je voulais gagner la mer, gagner un continent. Gagner ma liberté aussi. Mourir plutôt qu'attendre la mort, partir pour ne pas mourir.

J'ai marché. J'ai couru. J'ai eu peur. J'ai vu la mort. Je l'ai sentie. Je l'ai parfois frôlée. J'ai aidé, j'ai été aidé. »

Je revois mon parcours, il a duré plusieurs mois. Au début, je connaissais les paysages. Et puis je me suis éloigné. Il fallait passer la frontière. J'ai contacté un passeur, je lui ai donné toutes mes économies. On était beaucoup dans le camion. Il y avait surtout des familles, et puis quelques enfants comme moi. Parfois on entendait des soldats, autour du camion, dehors. Alors on retenait notre respiration, le plus longtemps possible. On entendait des tirs, on entendait les fusils, les cris. Des gens qui hurlaient. C'était horrible. J'ai eu peur. Et finalement, on est passés. J'ai pleuré de joie quand je suis descendu du camion. Les autres aussi. On était devant la mer. Presque libres...

« A ce moment, j'ai retrouvé un peu d'espoir, de courage. J'y étais presque. Plus qu'une mer à traverser et je serai libre, et je pourrai vivre. J'allais y arriver.

Je l'ai jamais dit à personne. J'ai cherché un bateau. Avec des compagnons d'infortune, nous avons pris la mer. On est partis un soir, à la nuit tombée. On était une trentaine de personnes, dans le bateau. L'homme qui nous accompagnait a donné les consignes : en cas de problème il fallait sauter à l'eau. Il nous a montré approximativement la direction à suivre. Il y avait quelques familles, des enfants seuls et en groupe. Des bébés, des mamans, des pères. Tous voulaient vivre. Partir, quitte à en mourir. C'est un drôle

de paradoxe, d'ailleurs. Nous sommes prêts à mourir pour avoir une chance de vivre.

La traversée fut éprouvante. Le bateau était petit et nous étions collés, serrés les uns aux autres. On était trop, dans ce bateau, mais on était bien obligés de continuer. Parfois les vagues nous submergeaient, arrosaient le bateau. Les enfants avaient peur, les bébés pleuraient. On ne pouvait rien faire, on ne pouvait pas bouger. Plusieurs jours sont passés, calmes. Trop calmes, j'ai pensé. Et puis...

Je l'ai jamais dit à personne. Je revois ce jour là, un des pires de ma vie. Le ciel s'est assombri, la mer s'est agitée. Puis l'orage a éclaté. Nous étions traumatisés. Certains criaient, d'autres priaient. On n'était pas très loin de la côte, il fallait nager. J'ai pris un enfant avec moi. Il était jeune, effrayé. Il ne devait pas mourir. On a nagé ensemble jusqu'au rivage. Nous y étions. Enfin...

Je ressens encore cette joie qui m'a enveloppée lorsque j'ai fait quelques pas sur le sable. C'était comme un rêve, qui se réalisait enfin. J'allais me construire une nouvelle vie, pleine d'espoirs, de promesses, pleine de joie. J'allais être heureux. Je me souviens aussi des larmes qui inondaient le visage de l'enfant. Je l'avais pris dans mes bras. On avait réussi. On était libres.

« Avec Nael, le petit, on a marché encore jusqu'à un camp de réfugiés. Il y avait, je ne sais pas, des milliers peut-être de personnes comme nous. Des réfugiés, qui fuyaient leur pays, qui fuyaient la guerre, qui voulaient être libres. Tous avaient l'air épuisé, fatigué, ils étaient maigres, parfois blessés. J'ai dit que Nael était mon frère, on nous a donné une tente et de la nourriture. On a choisi un endroit sec pour s'installer, on s'est endormis très vite. » On est restés quelques semaines dans le camp. Je me suis occupé de Nael, il n'avait pas cinq ans. Mais notre situation ne bougeait pas. Les jours se ressemblaient. On avait de la nourriture et c'est tout. On n'avait pas de papiers. On n'était pas vraiment libres, on ne pouvait pas sortir du camp, on ne pouvait rien faire. Beaucoup de gens étaient malades. Je commençais à avoir peur pour Nael. J'ai décidé de partir, il fallait qu'on fuie. Ici aussi on n'avait rien à perdre.

Je l'ai jamais dit à personne. On est partis, encore une fois. On a marché, encore une fois. On a couru. On a eu peur. On a vu la mort. On l'a sentie. On l'a parfois frôlée. On a aidé. On a été aidés.

Et encore une fois, on est arrivés, quelque part dans un pays libre. Des gens se sont occupés de nous. Ils nous ont confiés à une association qui aide les enfants comme nous à réapprendre la vie. On en avait besoin.

Je l'ai jamais dit à personne. J'aime bien cet endroit. J'y suis libre, un peu comme dans mes rêves. Nael a l'air d'être heureux aussi. On se fait soigner, physiquement et mentalement. Beaucoup d'enfants ont eu une vie pire que nous.

Je l'ai jamais dit à personne. Je n'ai jamais raconté mes souvenirs. Mais ils m'assaillent encore. J'en fais des cauchemars. Je revois toutes ces nuits où j'ai eu peur, toutes ces nuits où je me suis retenu de respirer. Je repense à la vie là-bas, à la misère, à mes amis qui sont morts, à mes parents, je revois le corps de mon frère criblé de balles. Eux aussi avaient le droit de vivre, d'être libres.

Je l'ai jamais dit à personne. Ces souvenirs, ces pensées sont insoutenables. Je voudrais être heureux. Je voudrais oublier. »

Nael m'appelle dehors. Il fait beau, le soleil brille. Il veut jouer. Je lui crie que j'arrive. Mais avant, je dois faire quelque chose. Je n'en peux plus de mes cauchemars, de mes souvenirs.

Je regarde la feuille, cette feuille qui renferme toutes les horreurs que j'ai vues, que j'ai vécues ; je regarde ces démons qui me hantent. Une bouffée de haine me submerge.

La main tremblante, je saisis une allumette. Je la brûle, l'approche de la feuille... Plus que quelques centimètres... Le papier s'enflamme, les mots s'envolent... Disparaissent... Puis plus rien. Je reste figé...

J'ai brûlé la feuille, j'ai brûlé mon passé... Sans rien dire à personne...

Lycée « Je l'ai jamais dit à personne »
Mention spéciale du jury

L'âme d'une enfant détruite

Salut, toi qui lis ces derniers mots, j'espère que tu vas bien car ce n'est pas le cas pour moi

. En réalité, je ne devrais même pas me plaindre parce que face à certaines situations, la mienne est minuscule.

Ouvre tes yeux et regarde autour de toi, c'est à ça que ressemble le monde parfait que mes parents m'ont toujours décrit ? C'est-à-dire un monde où justice n'est pas faite comme il se doit ? Des humains qui se déchirent entre eux ? Beaucoup d'inégalités entre les pauvres et les riches ? Est-ce vraiment ça la vie ? Seuls nous pouvons répondre à cette question et faire que le monde devienne meilleur. Aujourd'hui, je suis là, assise près de ces magnifiques rails, il est tard et tous le monde dort, sauf moi, oui, car j'avais besoin de respirer une dernière fois cet air frais, pouvoir admirer ce paysage qui dans mes cauchemars se transforme en noir. Finies les belles paroles, place à la réalité !

Tu dois sans doute te demander ce que je fais ici, dans cet endroit sombre et dangereux, n'est-ce pas ? Et bien j'attends mon tour, celui où la mort me prendra à ses côtés pour toujours. Je suis plongée dans ce côté obscur, là où les anges se transforment en faucheurs, les étoiles en morceaux de cadavres et la lune en cendre. Hier encore, je riais aux éclats, j'étais cette personne qui souriait toujours, même quand il lui arrivait les pires choses. Tu te demandes sûrement ce qu'il s'est passé pour que j'en arrive là ? Et bien, imagine-toi une seule seconde à ma place durant cette histoire que je vais te raconter, qui est la mienne. Celle avec laquelle je dois vivre éternellement.

Ça s'est passé il y a un mois exactement, je me suis levée comme tous les matins, pour aller en cours. Jusqu'ici ma journée s'était super bien passée, je venais d'accumuler deux 20/20 en mathématiques, que demander de mieux ? Arrivées dix-huit heures, j'avais enfin fini et comme je venais de louper mon bus je devais rentrer à pied. Il faisait sombre, si sombre que je voyais à peine mon chemin. Je marchais tranquillement avec ma musique à fond. Ce soir-là, le ciel m'accompagnait avec ses milliers d'étoiles qui l'illuminaient, c'était tellement merveilleux, quand tout à coup j'ai senti un froid obscur me traverser le dos, et des bruits de pas qui s'approchaient de plus en plus près de moi. Mon cœur s'est mis à accélérer très vite, j'étais paniquée mais le bruit a cessé, alors j'ai continué mon chemin en me disant que c'était juste le froid glacial. Oui, car c'était l'hiver et qu'il faisait très froid, du moins c'était l'idée que je m'étais faite pour ne plus m'effrayer. Il me restait encore un peu de chemin avant d'arriver chez moi. Soudain une voiture s'est approchée, j'essayais d'avancer vite pour pouvoir la fuir mais c'est comme si elle me suivait. Je me suis dit que cette personne voulait peut-être de l'aide pour pouvoir retrouver son chemin, car ici c'est vrai que l'on se perd facilement. Alors j'ai arrêté de marcher vite et j'ai attendu la voiture. À l'intérieur il y avait un homme pas très rassurant, vêtu de noir, j'étais en train de me demander si j'avais bien fait de m'arrêter. A partir de ce moment là, les heures allaient être interminables. Il est sorti de sa voiture et m'a attrapé le bras, j'y voyais mal mais il avait la tête d'un psychopathe. Maman, Papa, désolée...Désolée de ne pas m'être enfuie, j'aurais dû me défendre mais je n'ai pas eu la force. Il était bien plus grand que moi, il devait avoir la soixantaine à peu près. Il m'a emmené dans sa voiture et m'a ordonné de me taire sinon je ne vous reverrais plus, j'étais paniquée et je me posais mille questions. Pourquoi m'avoir choisie ? Qu'est ce que j'ai bien pu faire pour que ça tombe sur moi ? A ce moment là, je voyais ma vie défilé aussi vite qu'un TGV. Je ne savais pas si j'allais vous revoir et ce qu'il allait faire de moi. La voiture s'est arrêtée et il m'a regardé avec son grand sourire de psychopathe, il m'a attrapé les cheveux et m'a tirée jusqu'à la forêt. Oui, c'était l'endroit où il avait décidé de m'emmener. Je lui ai dit d'arrêter et de me laisser partir mais une personne comme lui est prête à tout pour arriver à ses fins. Il a

pris la parole et m'a dit : «T'en fais pas trésor, tout va bien se passer si tu fais ce que je te demande, et si tu es menée à faire l'inverse, cela me mettra très en colère et je serais obligé de te punir. Mais bien sûr tu es une gentille fille, tu vas m'écouter, et je te relâcherai quand j'en aurai fini avec toi.» Prise de panique j'ai fondu en larmes, et j'ai essayé de me débattre, alors il m'a poussé très fort et je suis tombée au sol. J'ai compris ce qui allait se passer et je ne pouvais rien faire pour que cela s'arrête alors j'arrêtai de crier, je suis devenue faible et mon visage s'est éteint. Il s'est jeté sur moi et a ri aux éclats, j'avais très peur et cela l'excitait beaucoup.

Maman c'est horrible, pourquoi a-t-il fait ça ? Papa, pardonne-moi, j'aurais dû t'écouter et ne jamais m'arrêter quand je ne connais pas la personne. Il m'a attrapé les bras et les a serrés très fort, j'avais mal mais je ne pouvais rien dire car personne ne viendrait à mon aide, il était trop tard. Il a commencé à déboutonner ma chemise et à m'embrasser, j'ai essayé de me débattre avec le peu de force qu'il me restait mais j'étais beaucoup trop impuissante face à lui. Il m'a giflé une fois, deux fois et une troisième fois, et il a continué ce qu'il était en train de commencer. Il a arraché ma chemise et enlevé son maillot. Mes yeux se sont fermés lentement, mon corps ne réagissait plus, il se laissait faire. Je souffrais mais n'ai plus dit un mot. Il a sorti un couteau de sa poche et m'a déchiré le jean, de manière violente, je n'avais jamais vu ça ! Je me retrouvais en sous-vêtement et j'avais froid. Il m'a pincé les cuisses, et joui de bonheur tandis que moi je n'ai qu'une envie c'était de mourir pour ne pas subir ce qui allait suivre. Maman, pourquoi je suis ici entre les mains d'un violeur, j'essaie de me débattre une dernière fois mais là c'est le désastre total ! J'aurais dû me laisser faire jusqu'au bout, papa il est en train de me violer, je souffre beaucoup, j'aurais préféré connaître cette sensation autrement que de finir entre les mains d'un inconnu qui a fait de moi sa poupée du soir avec laquelle il pouvait s'amuser autant qu'il le voulait. Il s'est arrêté un moment et m'a dit : «Tu es vraiment bonne toi, un vrai petit joujou !» et il a continué à me gifler, je commençais à sentir la douleur sur mon corps. Je ne le sentais même plus, et je souhaitais ne plus jamais le sentir, je le déteste à présent, je me déteste !

J'aimerais partir loin de cet horrible monde, là où tout serait parfait, sans violeur, sans problème. Un monde où je pourrais vivre tranquillement sans avoir peur qu'il m'arrive quelque chose. Ici je ne suis plus en sécurité. Après ce qui venait de m'arriver, il m'a ramenée près de chez moi et a repris son chemin, sans doute pour trouver d'autres filles et faire d'elles ses jouets. J'étais à moitié déshabillée, heureusement mes parents dormaient profondément alors je suis montée dans ma chambre sans faire de bruit et j'ai filé sous la douche pour enlever ces horribles odeurs qui me hantaient. Je me suis effondrée sous la douche, c'était trop pour moi mais je m'étais promis de ne rien dire à personne, je n'en aurais pas le courage de toute façon car j'avais honte de moi désormais. Il m'avait détruit intérieurement. Les jours passaient et je devais faire comme si de rien n'était, bien sûr je n'étais plus aussi souriante qu'avant, je n'écoutais plus en cours et j'accumulais les heures de colle pour les nombreux devoirs non rendus. Mes parents avaient fini par être convoqués par la principale mais ça me passait au-dessus, j'essayais de me justifier du mieux que je pouvais. Je ne mangeais plus, je n'avais plus goût à rien et j'ai fini par devenir agressive avec mes amis. Mes parents se questionnaient beaucoup, alors j'essayais de les rassurer en leur disant que c'était la crise d'adolescence, que je traversais une phase difficile, rien de bien grave et que j'allais m'en sortir. Je leur mentais comme je respirais ! Oui car je me voyais mal aller vers eux et leur dire : « Papa, maman, hier soir une voiture m'a suivie, c'était un psychopathe qui m'a attrapée et emmenée dans les bois. Puis ensuite, il m'a violée, et m'a fait beaucoup de mal ». C'était trop dur et je préférais garder ça pour moi.

C'est donc pour ça qu'aujourd'hui, je suis assise près de ses rails, là où la mort m'appelle. Il est temps pour moi d'arrêter d'écrire et de prendre mon envol. Papa, maman, je vous aime très fort et je vous aimerai toujours même de là- haut, sachez que rien n'est de votre faute, c'est moi qui n'ait pas eu le courage de vous le dire car j'avais honte de moi et peur de votre réaction. Je crois qu'il est l'heure pour moi de vous quitter et de partir loin de tous mes problèmes, désolée de ne pas vous avoir dit au revoir en face mais j'étais beaucoup trop faible pour rester une minute de plus dans ce monde horrible et cruel. Adieu !

Après ces derniers mots, elle se jeta sous un train et on retrouva son corps en plusieurs morceaux. C'est horrible de voir à quel point une personne peut vous détruire et vous enlever votre vie du jour au lendemain, sans que vous vous y attendiez ! Un homme, l'avait détruite intérieurement et au jour d'aujourd'hui il est encore en liberté, triste réalité.

Lycée : « Je l'ai jamais dit à personne »

Lorette Brechenmacher

Caluire

Une nuit d'hiver

Il faisait sombre cette nuit-là. Une pénombre qui semblait appeler en ce bas-monde les esprits ricanant d'autrefois. La forêt dans laquelle je marchais étouffait mes pas, les battements de mon cœur comme seuls présages d'une vie incertaine. Soudain, alors que le sol déclinait en une douce agonie jusqu'à se dérober tout à fait en une falaise, je la vis. Elle était debout, la pleine lune formant comme une auréole autour de son être.

Alors qu'un rare sourire germait sur mes lèvres, je m'approchais d'elle, une étrange chaleur envahissant mon ventre, en secret. Ses yeux me détaillaient scrupuleusement tandis que mon pas hésitant me menait près de celle qui brillait d'une lueur inhabituelle en cette nuit d'été. D'un geste bref, je l'invitais à s'asseoir à mes côtés sur un rocher surplombant le vide d'une manière vertigineuse. Tandis qu'elle prenait place, je frémis en remarquant les fragments de larmes oubliées sur ses joues. Incapable de parler et de réagir, nous sommes restés longtemps silencieux, cette nuit-là.

Ce n'est que lorsqu'une brise d'air marin nous effleura que je trouvais le courage de la regarder à nouveau. Je prononçais doucement son nom, et pourtant il me sembla qu'il résonnait dans l'univers entier. Elle-même sursauta et sembla regagner la surface de la Terre :

-Oui, désolée, je m'étais perdue, murmura-t-elle

-Dea, que t'arrive-t-il ? Tu m'as l'air si lointaine... Tu m'inquiètes, parle-moi, je t'en prie... Jamais je ne t'ai vue comme ça...

Comme une supplique antique, ma voix résonnait dans l'atmosphère, et je ne pouvais que prier pour qu'elle trouve écho dans les

oreilles de mon amie si distante soudainement. De toutes ces années d'amitié, de toutes ces rencontres hebdomadaires au clair de la nuit, jamais je ne l'avais vue dans cet état : le teint livide, les mains menant une lutte acharnée entre elles, les yeux écarquillés comme pour retenir l'univers dans un battement de paupière... Non, jamais elle ne m'était apparue si torturée, et l'aura qu'elle dégageait m'aurait certainement fait prendre la fuite si je n'avais pas senti sa main glacée se poser sur la mienne. L'angoisse tendait son visage en un masque d'horreur sans que ses larmes réchauffant en vain la peau de son visage ne puissent y remédier. Alors j'ai simplement resserré ma main, sans un mot, sans un mouvement de plus que celui-ci, infime encouragement dans cette nuit si noire. Alors elle se mit à parler, et avant même que tombent de sa bouche ses premiers mots, je fus certain que jamais plus rien ne serait comme avant.

-Ecoute, je... C'est difficile à dire... J'ai besoin de le dire... et je crois que je ne vais prendre aucune pause, même pour respirer, dans ce que je vais t'avouer car je sais que sinon, la force et le courage me manqueront, et que mes démons me tueront. Ce que je veux t'avouer, je ne l'ai jamais dit à personne... Je l'ai toujours gardé au fond de moi, dissimulé aux yeux de tous, même aux miens. Mais je sens que si je continue dans ce sens, un beau jour on ne me retrouvera tout simplement plus, ou peut-être juste aux infos de 20 heures, murmura-t-elle d'une voix d'outre-tombe qui me donna des sueurs froides à en réveiller les morts.

Contrairement à ce qu'elle venait d'exprimer, elle marqua une longue pause, semblant prendre plusieurs fois son courage à deux mains avant de le perdre dans l'immensité de son âme torturée. Quand enfin elle reprit, j'eus l'impression d'effleurer du plat de la main les morceaux de son cœur éparpillés, d'entendre en continu la déchirure de son corps esseulé :

-Bien avant qu'on ne se connaisse, quand je n'étais encore qu'une enfant, un événement est advenu. Ahah, mon langage soutenu me revient, tu vas encore te moquer de moi, dit-elle avec un rire si triste que j'eus envie de la serrer contre moi sans pourtant être capable de l'interrompre de la sorte. Enfin bon, excuse-moi, je m'égare. C'est dur à dire alors je vais l'exprimer simplement. Mon père battait ma mère. D'aussi loin que mes

souvenirs remontent, je me souviens de scènes d'une violence rare, de cris, de pleurs, de coups étouffés.

Une larme solitaire glissa sur les pentes de son visage, unique messagère d'une peine si longtemps réprimée. Elle continua pourtant avec courage, les yeux perdus dans le lointain de la mer se déroband à nos pieds :

-Je m'y étais habituée. Je pensais que ce n'était pas si anormal, avant. Puis j'ai appris du regard que les gens posaient sur ma mère, les rares fois où elle sortait, accompagnée de mon père comme d'une ombre maléfique. Je n'ai jamais rien fait. Jamais. Et je me déteste pour ça. J'ai passé quinze ans de mon existence à regarder ma mère mourir à petit feu sans jamais rien faire d'autre que prier. Prier pour que tout s'arrête, et à me laisser berner par les explications vaines que mon père donnait. Je pense qu'au final, ces piètres justifications nous convenaient à tous les deux. Je me dégoûte.

Alors que j'allais répondre, encore sous le choc de cette révélation, elle me coupa la parole sèchement :

-Non. Ne dis rien. Je ne veux pas de ton avis sur ça. Ce soir je veux juste parler, tenter de chasser le démon qui joue avec mon âme, avant qu'il ne la possède totalement et que la noirceur toute entière m'engloutisse. Et puis, je n'ai pas fini. Tu... Tu n'es pas sans savoir que mon père est mort il y a deux ans. L'hiver de mes quinze ans, quand la neige étouffait les secrets de chacun. Un accident de voiture, il a été trouvé un peu plus loin qu'ici, au fond de la mer. La fin de quelque chose, d'une terreur quotidienne ? Oh non, bien sûr que non, dit-elle avec un rire sarcastique et empreint de douleur. Aujourd'hui, j'ai trouvé une fois de plus ma mère évanouie sur son lit, l'alcool et le trop plein de médicaments dans le sang. Ça fait la 4^{ème} fois, et je sais qu'un jour elle arrivera à ses fins. Quand elle s'est réveillée sur son lit d'hôpital, elle m'a parlé. Avoué, pour être plus précise. Alors que j'étais à l'école, une nouvelle dispute a éclaté entre elle et mon père. Tout a recommencé, violence verbale et physique. Rien de plus banal dans la maison de l'enfer. Sauf que cette fois, elle l'a poussé. Un peu trop fort, un peu trop violemment. Un peu trop tout court. Il est mort le bras levé

en un acte de violence final. Ahah. Il le méritait, sûrement. Mais ma mère ne l'a pas supporté. Elle a tout maquillé, absolument tout, a menti à la police, à tout le monde, en gardant la tête haute alors que lorsqu'elle était seule, elle cherchait en vain mon père parmi les étoiles. Elle me l'a dit tu sais. J'ai jamais compris pourquoi elle était restée toutes ces années, alors que partir avec moi était tout ce que je lui demandais en secret. Je crois que je ne comprendrais jamais, et ça me tue de savoir que cet homme infect, elle l'a aimé. Elle l'a aimé plus qu'elle-même, plus que sa santé, plus que la mienne. Tu sais si ce soir je te dis tout ça, sans préambule ni explications, c'est parce que je sais que je suis brisée. Brisée à jamais, tu m'entends ? Jamais je ne pourrai vivre, et je n'ai plus la force de survivre. Plus la force, plus le courage, plus les raisons... Mes ruines s'écroulent et je me noie dans les flammes de mes larmes passées.

Au fur et à mesure de ses paroles, j'avais senti mon cœur se serrer, et les larmes tenter de coloniser mes joues. Un long silence s'installa, silence que je ne me sentais pas de rompre ? Que dire ? Qu'encore une fois je l'avais crue, j'avais voulu la croire de toute mon âme ? Mais elle était malade, toujours aussi malade, et je ne pouvais plus rien faire.

Ça avait commencé par de petites histoires quelque peu invraisemblables, des éléments qui ne se recoupaient pas vraiment, des excuses un peu bancales. Puis son père était mort, et tout avait empiré à une vitesse folle. J'avais lu tous les forums, tous les articles sur cette maladie dont on parlait si communément sans pourtant en savoir grand-chose. La mythomanie. Un bien petit mot pour tant de douleur cachée. Maintenant, chaque rendez-vous en cet endroit s'ouvrant sur l'horizon se déroulait de la même façon, l'espoir que j'animais chaque fois en la voyant sourire se faisant souffler brusquement. Et depuis tout ce temps, je jouais la comédie, espérant ainsi apaiser sa douleur immense qu'elle tentait souvent de cacher avec sa maladie.

Alors, cette nuit encore, je lui ai pris la main en gardant le silence, la tête tournée vers l'horizon. Le vent fouettait nos visages et peu à peu je la sentis se détendre, et je souris. Parce que je savais qu'au fond d'elle-même, elle savait que j'étais là, qu'on était ensemble et que jamais cette maladie ne nous séparerait.

Lycées : « Je l'ai jamais dit à personne »
Mention spéciale du jury
Baptiste Maillot, Mâcon

L'ultime dette

Sire Nicolas de Montauban serra avec vigueur la main de l'usurier. Il s'éclipsa en vitesse de la boutique, quittant avec empressement ce quartier où violence et terreur étaient les maîtres mots. Les relents d'égouts parisiens du dix-neuvième siècle parvinrent jusqu'à ses délicates narines, lesquelles frémissèrent de dégoût. Sire Nicolas accéléra de nouveau le pas. Les frontières virtuelles du faubourg Saint-Marcel laissèrent place aux immeubles haussmaniens du quinzième arrondissement de Paris. Sire Nicolas en remonta la rue de Vaugirard. Le trente-six de cette dernière ouvrit ses portes sur un appartement richement meublé et tapissé. L'argenterie de la famille Montauban brillait au fond d'un buffet Louis XIV. Madame, comme on l'appelait alentour, astiquait les verroteries qui composaient sa dot d'une main inexpérimentée. La bonne avait en effet dû être renvoyée quelques semaines auparavant. Sire Nicolas en avait pris la responsabilité. Lorsque Madame interrogea son époux sur ce subit renvoi, il invoqua les dépenses inutiles. Madame s'exclama alors :

-Voyons, mon cher ! Feu votre père n'aurait pas cautionné votre geste. Vous êtes bien trop près de votre argent. Apprenez à vivre, voyons !

Mais la vérité était tout autre, et Sire Nicolas s'enfonça un peu plus encore dans son mensonge :

-Les temps que nous courons ne nous permettent point de nous livrer à de pareilles excentricités

-Le cuir de notre bourse est pourtant bien tendu !

Monsieur de Montauban soupira, puis, d'un haussement d'épaules fuit la conversation. Il dirigea ses pas vers le salon. Sur l'une des tables basses richement sculptées en bois de chêne, trônaient d'innombrables enveloppes, chacune ornées d'un cachet de cire différent. Les usuriers, prêteurs sur gages et autres vermines prêtes à vous poignarder dans le dos pour une poignée de sous n'avaient de cesse de harceler Sire Nicolas depuis des mois. Il y a longtemps déjà, que ce dernier n'ouvrait plus les lettres. Lorsque menaces de mort et injures avaient atteint leur paroxysme, il s'était décidé à nourrir la cheminée du flot incessant de lettres qui l'attaquaient chaque jour. Ce nouveau combustible ne manqua pas d'alerter Madame – de son véritable nom Marguerite de Saône -. Quand celle-ci interrogea Monsieur sur la mystérieuse provenance de ces enveloppes, il prétextait des directeurs d'écoles normales pour garçons qui sollicitaient sa personne pour des conférences sur l'Histoire de la France. Ce mensonge nourrissait certes fort bien son égo – lui qui était historien pour l'Académie Française d'histoire –, mais convenait à merveille en de pareilles circonstances. Il voulait en effet à tout prix – quel paradoxe ! – éviter de mettre sa douce au courant. Il la pensait incapable de se détacher de ses biens, elle qui avait grandi et vécu dans le luxe et les meilleurs matelas de Paris. Et puis – et surtout, – on riait de lui dans le quartier. Que diraient les De Valencourt, ces bourgeois fort bien aisés du trente-neuf ? Ils leur fermeraient leur porte, et c'en était fini des après-midi thé entre Mesdames, et des parties de chasse pour Messieurs le dimanche !

Quoi qu'il en fut, Sire Nicolas s'empara des lettres et les jeta une nouvelle fois au feu. Ce dernier ronflait jour et nuit dans son âtre, entretenu par Madame et récemment par Monsieur... Cela ajoutait un effet chaleureux et accueillant, soulignait-elle.

Lorsque l'heure du souper fut venue, aux alentours de vingt deux heures, car l'on soupe tard chez les De Montauban, on se mit à table.

Souper !

Que le mot est faible, et presque insultant en un pareil contexte. Madame, elle, contrairement à son époux, savait vivre. Le champagne, que certains

réservent pour les grandes occasions, servait ce soir d'eau minérale. Le faisan de Bourgogne et sa délicate sauce à la ciboulette, qui plaisaient tant à Madame, étaient présents dans les assiettes – et quelles assiettes ! –. Chacune des bouchées de Monsieur lui semblait être un calvaire, une torture ! Chacun des flots dorés de champagne que servait Madame, était pour Sire Nicolas autant de pièces d'or dépensées, autant de couteaux plantés au cœur, autant de pas qui les rapprochaient de la rue et les éloignaient de leurs amis, de leurs titres et de leur toit.

Néanmoins, il ne pipait mot, endurant presque avec courage ce terrible repas.

Puis vint l'heure du coucher. Le grand lit à baldaquin, hérité d'Henri de Montauban, le grand-père paternel de Monsieur, les accueillit – ou du moins Sire Nicolas – presque avec ironie. Le grand et confortable sommier les prit pour quelques heures, les arrachant pour autant de temps de ce monde ici-bas. Les soucis de Monsieur ne le quittaient pas toujours. Parfois le poursuivaient-ils à travers le monde onirique. Ils se présentaient la plupart du temps sous la forme de mystérieuses enveloppes d'un noir profond, qui l'aspiraient en leur cœur, pour le garder prisonnier d'une prison dont les barreaux n'étaient que maux et vices. Loué soit le Bon Dieu, Hypnos et Morphée ne daignèrent pas lancer leurs troupes cauchemardesques à l'assaut de la nuit de Monsieur.

C'est de bonne humeur qu'il se réveilla alors. Enfin, presque. A peine eut-il ouvert les yeux que d'obscurées pensées assaillirent sa conscience. Il se leva avec empressement, enfila ses chaussons de velours et se dirigea vers la salle d'eau.

Il effectua alors une petite toilette, passant près d'un quart d'heure à lisser, redresser et démêler la petite moustache en guidon dont il était si fier. Il la passa entre les dents d'un peigne d'ivoire, jusqu'à ce que le résultat obtenu le satisfasse. Il reposa ensuite l'outil dans sa boîte couleur ébène. Le velours qui en ornait le fond avait avec le temps épousé la forme du peigne. Monsieur se dirigea ensuite vers la cuisine. Il profita de ce que Madame n'était pas encore levée pour épargner à sa bourse un régime

inutile. Il se contenta d'un quignon de pain attrapé à la volée sur la table. Il enfila ensuite ses souliers en cuir de daim. Ceux-ci étaient usés et défraîchis depuis longtemps déjà, mais lui servaient tout de même bien, lorsqu'il s'agissait d'arpenter les rues de la ville pour rembourser comme il le pouvait ses dettes.

Monsieur se glissa ensuite par l'entrebâillement de la porte d'entrée. Il descendit rapidement les six étages qui le séparaient de la rue. Cette dernière s'ouvrit à lui sous un beau soleil de mai. Sire Nicolas se mit en marche.

Depuis le temps, il connaissait les chemins menant d'un arrondissement à un autre mieux de quiconque. Ils les empruntaient chaque jour que Dieu voulait bien lui offrir. Mais au bout du chemin ne l'attendaient qu'usuriers, prêteurs sur gages et collecteurs d'impôts. Chacun des mots échangés avec eux entamaient un peu plus le moral et la joie de vivre de Monsieur. Aujourd'hui, c'était monsieur Guichet, ce commerçant peu scrupuleux du deuxième arrondissement qui l'attendait de pied ferme. Les pièces prises dans la boîte à Pandore, comme l'appelait Sire Nicolas, car il reste toujours de l'espoir, tintaient tristement dans sa poche, comme si elles se savaient déjà dépensées pour une triste cause. La mercerie Guichet se présenta à Sire Nicolas sous son aspect habituellement sinistre, après une heure de marche environ. Il s'y engagea, résolu à expliquer au marchand qu'il n'était en la possibilité de lui rembourser que trois des six Louis d'or qu'il lui avait empruntés. Il espérait que monsieur Guichet le comprendrait, compatirait, même, avec un peu de chance, et lui laisserait quelques temps encore pour rassembler la somme exigée.

Mais le commerçant ne l'entendit pas de cette oreille. Sire Nicolas le comprit avant même d'avoir passé une oreille dans la boutique. Une demi-douzaine de colosses se dressait face à lui. De son petit mètre soixante-quinze, Monsieur salua les tas de muscles saillants qui s'offraient à lui. Ces gens n'étaient du genre qu'à parler avec leurs phalanges, leurs coudes, leurs genoux et leurs pieds, se dit-il, mais il était trop tard pour faire marche arrière. Et puis, il en était hors de question ! La dignité des De Montauban se jouait en ce moment. Leur représentant – bien qu'ils fussent peu à

habiter à la capitale, à bien y recompter, deux – tenta alors courageusement d'engager la conversation. Ses genoux tremblotants trahissaient un air qui se voulait assuré. Les promesses de remboursements et les supplications de Monsieur n'y firent rien. Sans qu'il ne les voit arriver, les coups se mirent à pleuvoir. Sa cinquantaine de printemps ne lui permettait pas de se mouvoir dans la petite mercerie dans de pareilles conditions. Il se roula en boule et se couvrit le visage avec ses mains comme il put, attendant la fin de ce déluge.

L'averse lui sembla durer des heures. Enfin, une voix qui lui parut infiniment lointaine se fit entendre, puis, après un dernier coup à l'estomac, il fut attrapé par le col et jeté sur les pavés qui bordaient la mercerie. Il tenta de se relever, fournissant pour se faire d'incommensurables efforts, mais s'étala de tout son long. Son poignet droit lui paraissait fracturé, et l'un de ses tibias, il n'aurait su dire lequel, le faisait atrocement souffrir. Un liquide chaud et brunâtre suintait de ses tempes ; du sang. Il lui semblait en perdre par chaque centimètre carré de sa peau. Une douleur lancinante lui martelait la tête. Il se retourna face contre terre et vomit ce qui lui parut être ses entrailles. Puis, il se tourna à nouveau, implorant le ciel. Il pleura tout son saoul, faisant de chaque larme une fraction du désespoir – quel mot dérisoire – qui l'habitait. Il les voyait ainsi les quitter, pour toujours espérait-il.

Un temps qu'il n'aurait su préciser s'écoula. C'est cahin-caha que Sire Nicolas se releva. Il titubait le long des vitrines des boutiques alentours. Les gens s'écartaient, criant au lépreux. Quelques insultes fusèrent. Monsieur n'y prêta pas attention, concentrant son peu d'énergie sur ses jambes flageolantes. Les pavés étaient en effet devenus glissants. Une légère bruine tombait sur Paris. Celle-ci se renforça peu à peu. D'épais nuages noirs avaient recouvert le ciel en quelques instants. L'orage s'annonça tout d'abord par de timides grondements au loin. Ils s'intensifièrent avec le temps, jusqu'à survoler la capitale. Des trombes d'eau s'abattirent sur Paris. Deux déluges en si peu de temps ! Monsieur s'en serait volontiers passé.

Chancelant, il continua sa marche, décidé à se rendre où ses pieds le porteraient. Ceux-ci l'amènèrent près du pont de l'Alma, où coulait furieusement la Seine. Sire Nicolas s'approcha du muret en pierre qui la bordait. De sombres tourbillons semblaient le fixer de leur unique œil, l'exhortant à les rejoindre. Ils paraissaient lui promettre un avenir meilleur et dépourvu de dettes, où chacun oublierait ses rancœurs à son égard. Les sombres instants qu'il venait de vivre finirent par avoir raison de sa conscience. Il enjamba le parapet avec le peu de force qu'il lui restait. Le vent et les embruns de la Seine claquaient contre son visage et se répercutaient avec écho au plus profond de ses os. Ce n'est plus son corps qui souffrait, car il y a longtemps déjà que celui-ci le faisait trop souffrir pour qu'il ne le sente encore, mais son âme. Son âme, qui semblait se soumettre aux morsures glaciales du vent.

Alors, dans un dernier élan de vie, Sire Nicolas de Montauban s'élança gracieusement dans les airs. Il tomba avec légèreté, lui sembla-t-il. Sans doute son esprit délirant transformait-il la réalité afin de la lui retranscrire sous un angle presque divin. Sa mort fut douce et rapide, comme si l'eau le lavait de ses dettes et de ses maux. Le bouillon fut par deux fois pris, puis le corps s'enfonça avec lenteur dans les eaux sombres et profondes du fleuve qui drainait le bassin parisien depuis plusieurs millénaires. Ce dernier rendit le cadavre de Sire Nicolas quelques jours plus tard. Il le recracha quelques centaines de mètres plus loin, près d'un vieux port marchand, où faisaient halte, les bateaux chargés d'épices et de soieries.

Le modeste marchand italien qui ramena le corps du défunt à la morgue, fut grassement remercié par Madame, dont les larmes n'avaient de cesse de couler. Elle lui offrit deux-cents francs en gage de remerciement. Le corps avait en effet été identifié grâce au numéro d'identification du tailleur de la veste de Monsieur, inscrit dans la doublure du col.

Madame de Saône estima ne pas pouvoir continuer à vivre au trente-six de la rue de Vaugirard. Ce lieu était chargé de souvenirs et représentait les belles années vécues par le couple ; près de trente ans de mariage.

Le déménagement fut organisé avec l'aide de la belle famille du défunt. Messieurs Jacques et Philippe De Saône, respectivement père et oncle de la veuve aidèrent cette dernière lors de son précipité changement d'adresse.

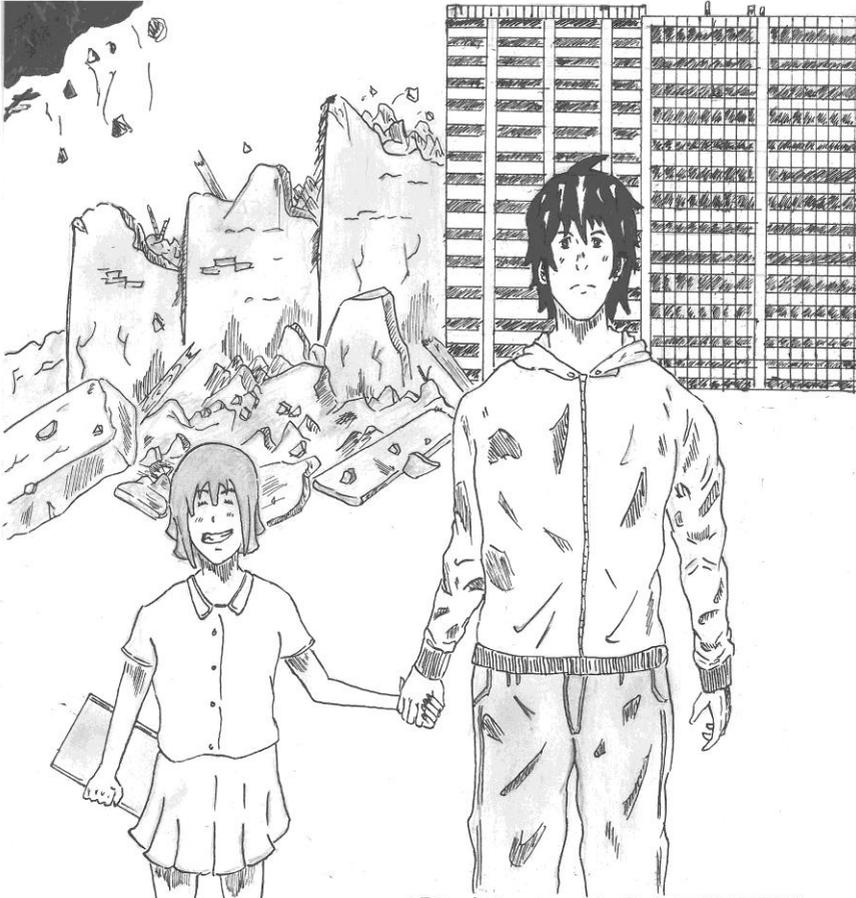
Le buffet fut la principale misère lors du transport des meubles. Celui-ci était lourd et encombrant. Par trois fois, il percuta l'une des imposantes poutres de bois qui soutenaient le bâtiment. La quatrième, l'ornement qui coiffait le buffet se déboita et s'écroula avec fracas sur le sol, dévoilant un long rouleau de papier. L'inscription manuscrite qui y avait été déposée fit manquer plus d'un battement de cœur à Marguerite de Saône.

*"Je soussigné Mr Lefevre, juge à la cour de Paris, certifie officiellement devant l'antiquaire Jean Deville et devant Dieu lui même, que si en la sainte date du vingt et un juin de l'an de grâce mille-huit-cent soixante-neuf, Monsieur De Montauban n'a pas remboursé l'ensemble de ses dettes, il se verra confisqué l'intégralité de ses biens.
En cas de décès de Monsieur de Montauban avant le remboursement intégral de la somme ci-dessous, Monsieur Deville se verra reversé la totalité des biens de Monsieur De Montauban."*

Le document s'étalait encore sur une vingtaine de lignes. Il était daté du huit août mille huit-cent-soixante-huit. La date limite de remboursement indiquée par le juge, expirait dans un mois à peine. La famille De Montauban était ruinée, et Madâme n'en avait rien su. Même à travers la mort, son époux avait réussi à prolonger un peu plus la liste de ses dettes, jusqu'à la confiscation totale de ses biens. Dans ses mains, Marguerite De Saône tenait l'ultime dette de son mari, Sire Nicolas De Montauban.

BD Arthur Antinarella

Lycée Hilaire du Chardonnet, Chalon sur Saône

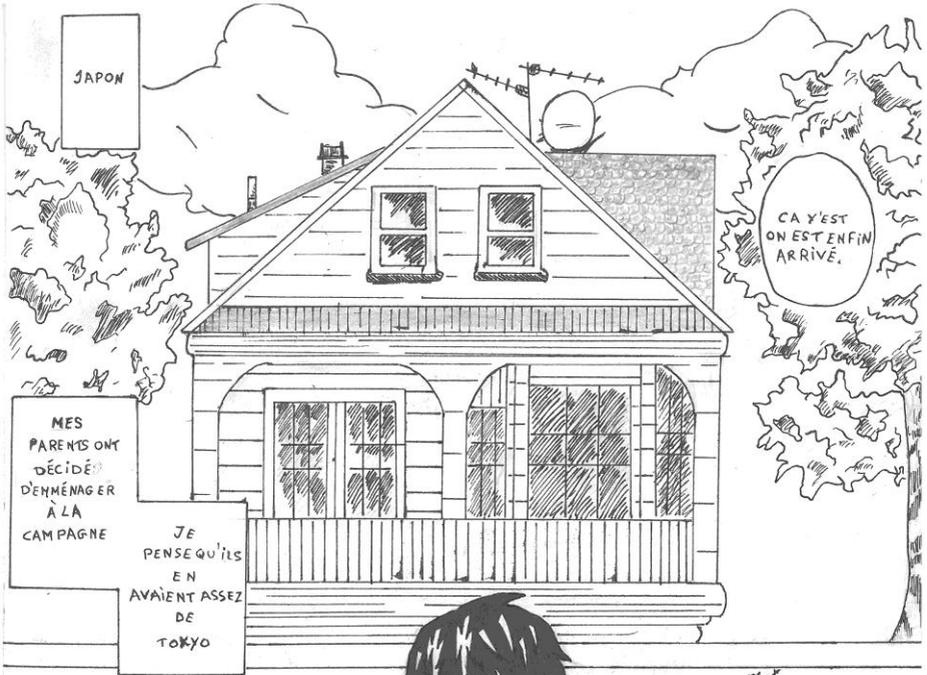


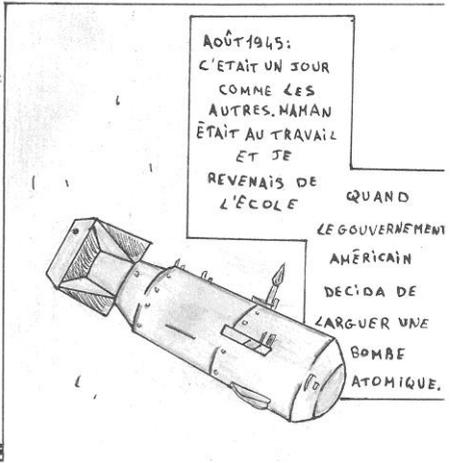
LE CARNET DE

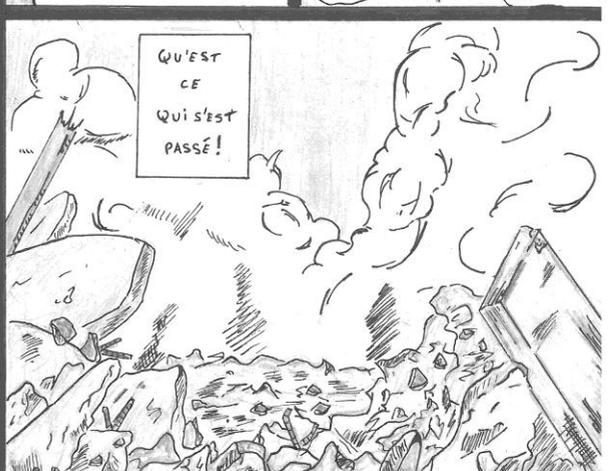
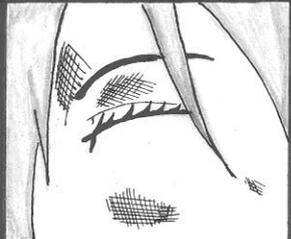
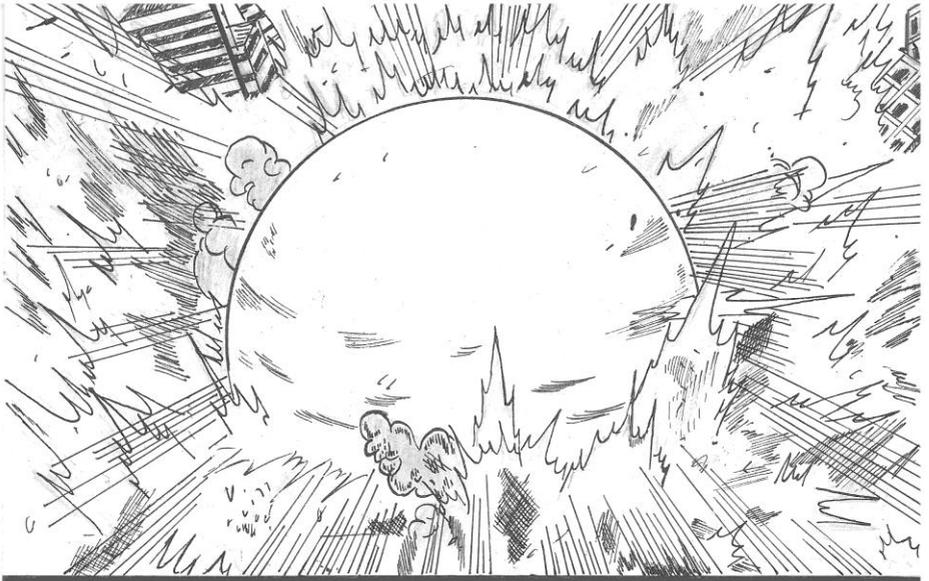
SHIZUKO

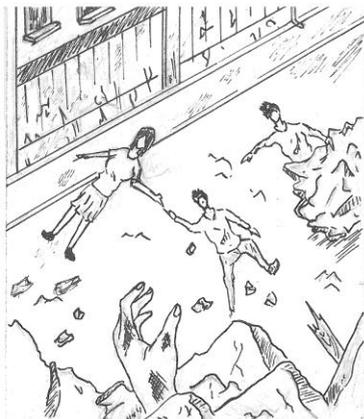
NIVEAU:
LYCÉE

PSEUDO:
THE ARTIST









JE REVOIS
ENCORE
LEURS VISAGES
ENTIÈREMENT
BRULÉS.



A CE MOMENT
LÀ JE ME
SENTAIS COMME
SEULE



ABANDONNÉE
DE TOUS
DANS CET ENFER.

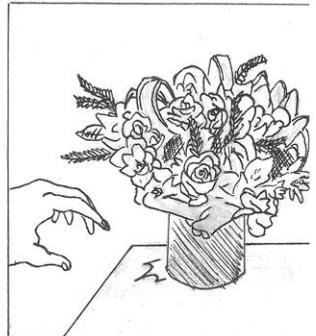
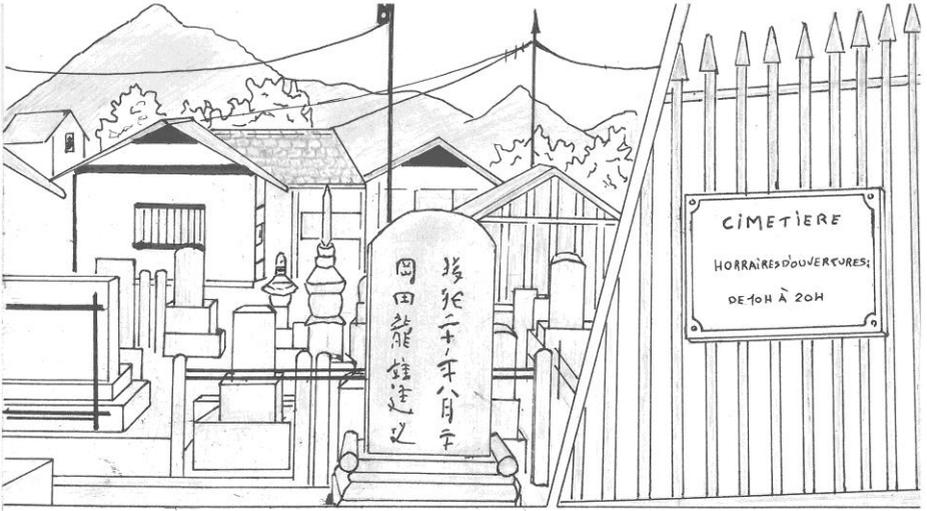


CE JOUR LÀ
JE NE SAIS PAS
COMBIEN DE
TEMPS JE SUIS
RESTÉ LÀ
À LIRE
CE CARNET

JE CROIS QUE
J'ÉTAIS TELLEMENT
PLONGÉ DANS
MA LECTURE QUE
J'EN AI
MÊME OUBLIÉ
DE MANGER



ET MÊME SI C'EST
UN PEU DUR
À L'AVOUEUR, SECRETS
QUE J'AI
VERSÉ QUELQUES
LARMES.



QUI ÊTES VOUS ?!

BONJOUR, J'AI EMMÉNAGÉ AVEC SES PARENTS DANS LA MAISON DE SHIZUKO. VOUS... VOUS ÊTES SA FILLE ?

OUI... SHIZUKO ÉTAIT MA MÈRE.

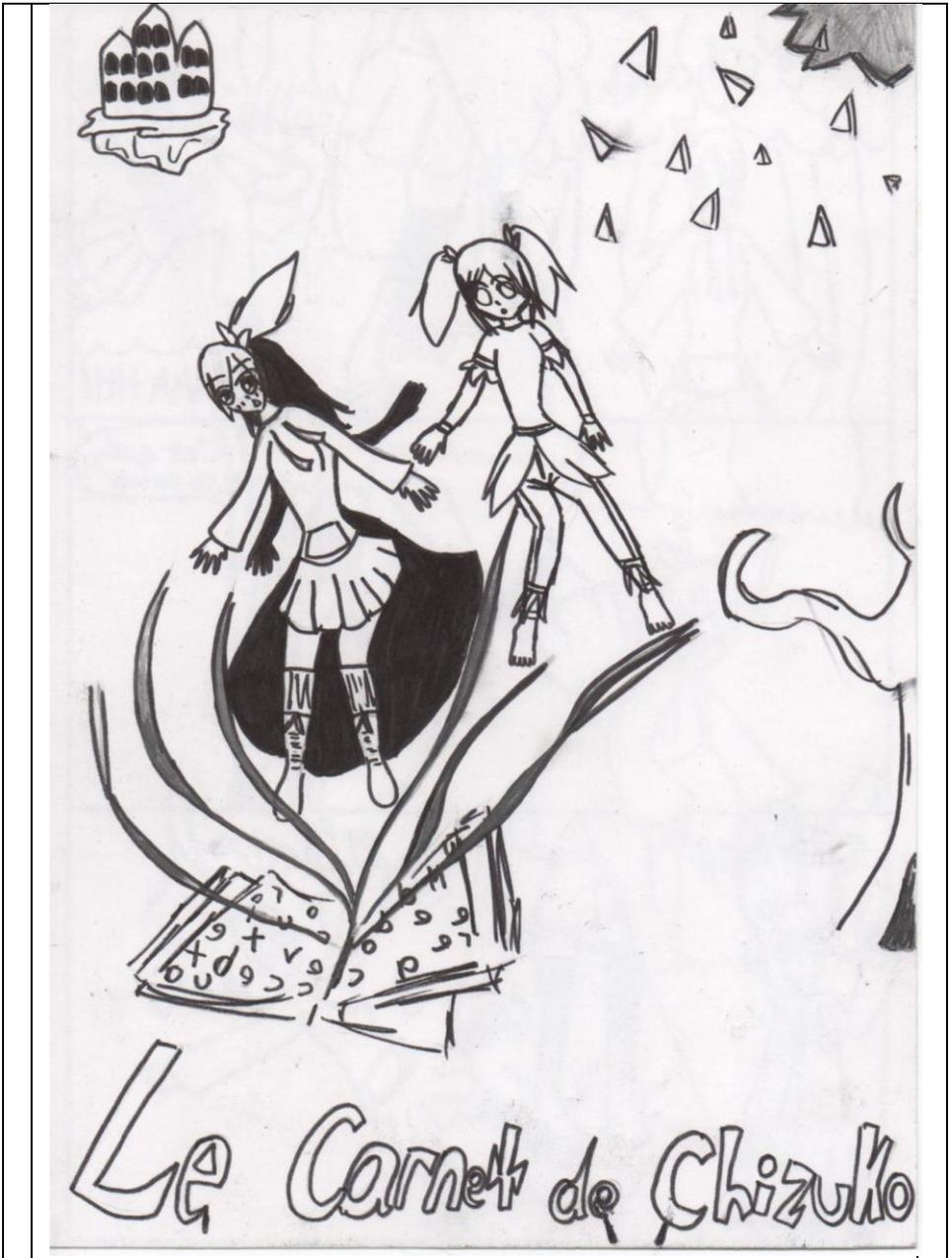
OUI, ÉFFECTIVEMENT. ELLE EST D'AILLEURS DÉCÉDÉE D'UN CANCER SUITE AUX ÉVÉNEMENTS SURVENUS LORS DE SA JEUNESSE. MAIS... ELLE RESTAIT DISCRÈTE À CE SUJET ET N'EN PARLAIS PAS BEAUCOUP.

J'AI APPRIS QUE LLE AVAIT HABITÉ À HIROSHIMA DURANT LA GUERRE!

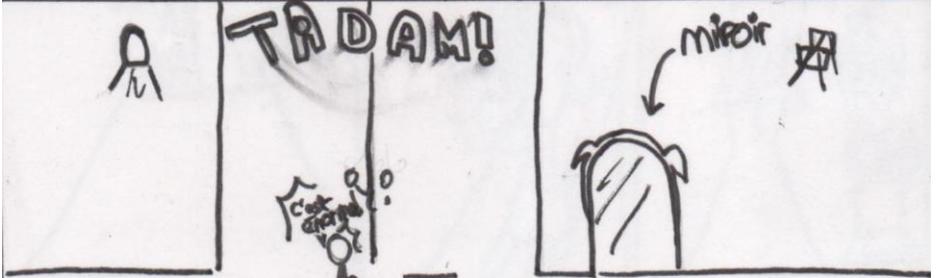
JE SUIS DÉSOLÉ, TENEZ... À CE PROPOS, J'AI TROUVÉ CE CI DANS LA CHAMBRE

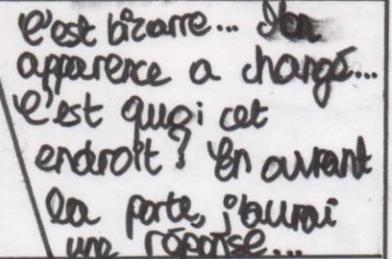
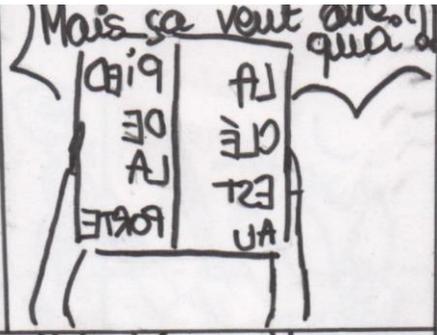
DEVOTRE MÈRE... JE CROIS QUE LLE AURAIT AIMÉ QUE VOUS LE LISIEZ.

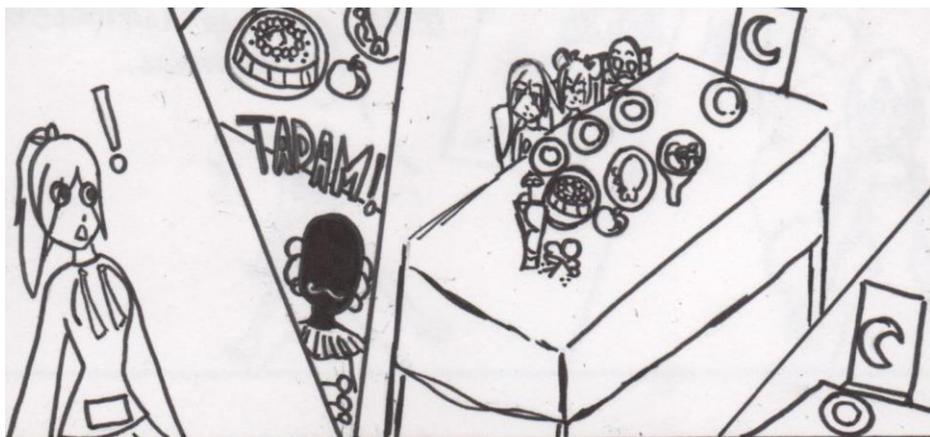












Son âme est allée dans le corps d'un nouveau né... Un nouveau né de votre monde. C'est toi...
 Pour retrouver son âme perdue, elle a écrit comment venir dans un carnet.





Sommaire

Extraits du règlement 2018/2019..-----	p.2
Sujets -----	p 3
Le « cru 2019 » et les mots du jury-----	p 4

TEXTES :

-Une pâtissière au top -----	p 5
-Cendrillon du XVIème -----	p 7
-Je ne suis pas une légende -----	p 10
-Sarah -----	p 14
-Ma meilleure amie -----	p 15
-Un cœur -----	p 17
-Le débat ultime -----	p 18
-Lettre de Guerre -----	p 24
-Saynètes de chats de gouttière -----	p 26
-La tragique nouvelle -----	p 33
-Non mais quelle idée -----	p 38
-Cache cache -----	p 42
-J'ai envie d'y aller -----	p 45
-L'enfant phare -----	p 49
-Cocktail existentiel -----	p 53
-Un grand vide -----	p 57
-Bambou -----	p 59
-Les sombres mots -----	p 63
-nuit d'hiver -----	p 68
-L'Ultime dette -----	p 72
-BD : Le carnet de Shizuko lycée -----	p 79
-BD Le carnet de Chizuko collègue -----	p 85
Sommaire -----	p 91
Remerciements -----	p 92

REMERCIEMENTS

Nous avons d'abord une pensée reconnaissante pour Madeleine Médard dont l'engagement auprès des adolescents, l'énergie, la rigueur et l'expérience ont porté ce concours pendant de longues années.

Merci au « Grand Autunois Morvan » ,

Merci au conseil départemental qui a pris en charge l'impression de ce livret,

Merci à « la bibliothèque communautaire d'Autun » qui nous soutient fidèlement depuis 22ans, en particulier à Mme Aluze qui nous a accompagnés cette année.

Merci aux membres de la commission « Graines d'écrivains » et du jury qui se sont investis dans cette aventure.

Bravo et merci à tous les jeunes auteurs, qu'ils aient participé au concours d'écriture « Graines d'écrivains » de leur propre initiative ou par l'intermédiaire de leur établissement scolaire,

Merci aux professeurs et documentalistes qui les ont accompagnés dans les différents établissements participants ou représentés :

- AUTUN Cge du Vallon, Lyc .Bonaparte
- AVALLON Cge Maurice Clavel
- BOURBON LANCY Cge Ferdinand Sarrien
- CHALON SUR SAÔNE Cg Robert Doisneau, cge Jean Vilar,
Lycée hilaire du Chardonnet

- CHAPELLE DE GUINCHAY Cge Condorcet
- CHATENOY LE ROYAL Cge Aragon
- CLUNY Cge Pierre Paul Prud'hon
- COUCHES, Cge Louis Pergaud *
- DIJON, Cge Jean Philippe Rameau
- GIVRY Cge Notre Dame de Varanges
- LUZY : cge Anthony Duvivier
- MACON, lycée STCharles,
- MARCIGNY : Cge Jean Moulin
- SAINT GERMAIN DU BOIS : Cge du Bois des Dames
- SAINT REMY Cge Pasteur
- SENS Cge S.Mallarmé

**Et même l'Ecole Française de Katmandou que nous remercions
tout particulièrement !**

